La Tâche historique de la philosophie marxiste

Louis Althusser
Texte établi et annoté par G.M. Goshgarian

En cette année 1967, les Communistes du monde entier célèbrent à la fois les cinquante ans de la première révolution socialiste, et les cent ans du premier Livre du *Capital* ; c'est-à-dire, et j'emploie ces termes dans leur sens rigoureux, à la fois la plus grande *révolution politique* et la plus grande *révolution théorique* des temps modernes, deux révolutions qui ont changé le cours de l'Histoire.

À l'occasion de ce double anniversaire, je voudrais proposer quelques réflexions sur la théorie marxiste, son état, ses problèmes, et ses tâches[1].

I
POUR UNE JUSTE UNION DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE

Le rapprochement des deux anniversaires fait aussitôt ressortir un fait capital : la révolution théorique de Marx a cent ans d'âge, la révolution soviétique cinquante ans. La révolution accomplie par Marx dans la théorie a donc précédé de cinquante ans la révolution accomplie dans la société russe par les masses populaires, sous la direction du parti bolchevik et de Lénine. Ce décalage n'est pas une énigme pour les marxistes. Marx, Engels et Lénine nous ont en effet fourni dans leurs œuvres la raison de principe qui nous permet de le comprendre. Cette raison tient à la fois à la nature du mouvement ouvrier, à

la nature de la théorie marxiste, et à la nature de l'union du mouvement ouvrier et de la théorie marxiste.

1) « Sans *théorie* révolutionnaire, écrivait Lénine dans *Que faire ?*, pas de mouvement *révolutionnaire*. »

Il faut faire très attention aux termes de cette phrase célèbre. Lénine ne dit pas : « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement *ouvrier* ». En effet, ce n'est pas la théorie marxiste qui a créé le mouvement ouvrier. Le mouvement ouvrier existait avant la théorie marxiste et la théorie marxiste aurait été impossible sans le mouvement ouvrier.

En revanche, ce n'est pas le mouvement ouvrier qui a, par ses propres forces, produit la théorie marxiste. La théorie marxiste est le produit de la conjonction d'éléments théoriques (philosophie allemande, économie politique anglaise, socialisme français) et d'évènements politiques (luttes de classes, premières interventions du mouvement ouvrier, etc.) dans la phase ascendante du capitalisme occidental.

Lénine ne dit nullement que la théorie marxiste est indispensable au mouvement ouvrier, mais au mouvement ouvrier *révolutionnaire*. Il indique par là que, sans la théorie marxiste, le mouvement ouvrier aurait existé, et se serait développé, mais qu'il ne serait pas devenu *révolutionnaire* au sens objectif du terme, c'est-à-dire capable, non de souhaiter ou d'espérer, mais de faire la révolution socialiste.

Cette première thèse de Lénine nous renvoie à une seconde thèse, bien connue, de Lénine, sur les limites objectives du développement du mouvement ouvrier laissé « à ses propres forces ». Ces limites sont celles du socialisme utopique, de l'anarchisme, de l'anarcho-syndicalisme, et en définitive du « trade-unionisme » et du réformisme social-démocrate. Ce sont les limites de l'idéologie « spontanée » du mouvement ouvrier. Lorsque Lénine qualifie cette idéologie de « spontanée », il veut dire qu'elle est en réalité dominée par l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise.

2) Seule la *théorie* marxiste permet au mouvement ouvrier de se transformer, et de devenir objectivement révolutionnaire, car seule elle permet au mouvement ouvrier de se libérer des effets théoriques et pratiques de l'idéologie « spontanée » anarcho-réformiste.

Pourquoi la théorie marxiste est-elle capable d'assurer cette transformation, et cette libération ? Parce qu'elle n'est pas une « *idéologie* » parmi d'autres, c'est-à-dire une représentation faussée, donc subjective, mais une conception *scientifique*, donc objective, de l'histoire des sociétés.

Le mouvement ouvrier peut ainsi devenir objectivement révolutionnaire, à la double condition 1°) de renoncer aux théories idéologiques « spontanées » qui sont l'effet de l'exploitation économique et de la domination politique et idéologique de la classe ouvrière par la classe bourgeoise, et 2°) d'adopter pour sa propre théorie la science marxiste de l'histoire des sociétés.

C'est cette théorie scientifique qui donne au mouvement ouvrier la connaissance des lois de structure et d'évolution des formations sociales, des classes sociales et de leur lutte, des objectifs, des moyens, des formes d'organisation et d'action propres à assurer le

triomphe de la révolution. Seule cette théorie scientifique peut réaliser la transformation du mouvement ouvrier utopiste ou réformiste en mouvement ouvrier *révolutionnaire*. En toute rigueur il faut donc préciser la formule célèbre de Lénine en disant : « sans théorie (*scientifique*) révolutionnaire, pas de mouvement ouvrier (objectivement) *révolutionnaire*. »

3) Si nous rapprochons ces deux formules : 1) le mouvement ouvrier existait indépendamment de la théorie marxiste et avant elle, et 2) sans théorie scientifique de l'histoire, pas de mouvement ouvrier révolutionnaire, nous comprenons la signification théorique et historique de l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier, qui est le grand évènement des temps modernes.

Sans cette union, la théorie marxiste serait restée lettre morte. Sans cette union, le mouvement ouvrier ne serait pas devenu révolutionnaire.

L'histoire n'a cessé de montrer la justesse de ce principe. Si la révolution n'a pas triomphé partout où cette union a été réalisée, elle n'a triomphé que là où cette union a été vraiment réalisée : pour la première fois au monde en Russie en 1917, pour la seconde fois en Chine en 1949. En revanche, là où le mouvement ouvrier n'a pas adopté la théorie marxiste, et n'a pas été transformé par elle, par exemple en Angleterre (qui donnait pourtant à Marx et Engels de grandes espérances au milieu du XIXe siècle), non seulement la révolution n'a pas eu lieu, mais les perspectives révolutionnaires se sont éloignées. En revanche également, là où le mouvement ouvrier avait adopté la théorie marxiste, mais en avait gravement déformé les principes dans un sens évolutionniste-économiste-réformiste, comme dans le parti social-démocrate de l'Allemagne d'avant 1914, la révolution a été rendue impossible, puis, quand elle a éclaté, au lendemain de la guerre, elle a été écrasée. L'histoire montre donc bien que l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier est la condition nécessaire du triomphe de la révolution.

Mais elle montre aussi que cette condition nécessaire est elle-même soumise à une condition absolue : *cette union ne peut pas être n'importe quelle union*, elle ne peut pas être une union sans principes, ou une union reposant sur des principes déformés ou faussés. *Elle doit être une union juste*, reposant sur des principes justes, c'est-à-dire sur des principes rigoureusement scientifiques, et sur leurs conséquences, théoriques, idéologiques et politiques.

Si les principes de l'union ne sont pas justes, ou si on laisse les principes justes se dégrader sous l'influence de l'idéologie bourgeoise, sous l'influence de l'évolutionnisme, de l'économisme, de l'empirisme, du pragmatisme, de l'idéalisme moral, etc., les conséquences pratiques ne se font pas attendre, et elles sont toujours néfastes, graves, ou très graves.

L'union juste de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier ne peut donc être que le résultat d'une lutte longue et difficile. Elle n'a pas été donnée toute faite dans l'histoire : il a fallu des dizaines et des dizaines d'années de lutte menée sous des formes multiples et complexes pour la proposer et l'imposer au mouvement ouvrier à travers la Ière et la IIe Internationale. Et nous savons comment a fini la IIe Internationale : dans un désastre

historique. Nous savons qu'il a fallu l'intervention décisive de Lénine pour rectifier les graves erreurs théoriques et pratiques de la IIe Internationale, et pour proposer et imposer au mouvement ouvrier une forme juste de son union avec une conception juste de la théorie marxiste.

Cette lutte est donc une lutte sans fin : elle dure aujourd'hui encore, non seulement dans les partis communistes des pays capitalistes, mais aussi dans les pays socialistes. Elle durera demain encore, pendant une très longue période dont on ne peut fixer le terme.

Si l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier n'est pas tombée du ciel dans l'histoire, elle n'est donc pas non plus, pour nous, un *résultat définitif* sur lequel nous pouvons nous reposer. L'expérience de ces trente dernières années le prouve. Cette union est une tâche qu'il faut constamment accomplir, un résultat qu'il faut constamment renforcer et rectifier en le défendant avec la dernière vigilance contre toutes les déviations idéologiques, c'est-à-dire contre toutes les pressions visibles, franches ou sournoises, de l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise, qui ne cesse de se reproduire, d'assiéger et d'attaquer la théorie marxiste.

4) Or, de quoi dépend la *justesse* de cette union ? Reprenons l'exemple de Lénine, dans sa lutte contre les principes déformés de la IIe Internationale.

Qu'a fait Lénine pour rectifier les formes erronées de l'union réalisée par la IIe Internationale ?

D'une part Lénine a lutté contre les déviations de l'interprétation de la théorie marxiste à la fois dans le matérialisme historique (lutte théorique contre les révisionnistes et les populistes), et dans le matérialisme dialectique (lutte contre les empiriocriticistes et l'idéologie philosophique bourgeoise). Il a ainsi restauré la théorie marxiste dans sa spécificité et sa pureté, et il l'a traitée comme une vraie science, en la développant et en la forçant à produire des découvertes théoriques (par exemple : l'Impérialisme).

Et *d'autre part* Lénine a défini une nouvelle ligne politique. Il a en même temps défini de nouvelles formes d'organisation (le parti bolchevik, la IIIe Internationale), de direction et d'action politique. Cette nouvelle ligne politique, ces nouvelles formes d'organisation et d'action, Lénine les a définies en analysant la situation réelle au moyen des concepts scientifiques de Marx.

Mais ce faisant, Lénine ne s'est pas contenté d'appliquer les concepts marxistes existants. Il a produit, avec rigueur, de *nouveaux concepts* théoriques, scientifiques et philosophiques, pour pouvoir résoudre les problèmes que lui posait l'histoire, et il a fait passer les résultats de ses découvertes théoriques dans la pratique politique. Nous pouvons en tirer d'importantes conclusions.

Première conclusion

Sans l'existence et la force du mouvement ouvrier russe, la lutte théorique et les nouvelles connaissances produites par Lénine seraient restées, au moins pendant une période impossible à fixer, lettre morte. Mais sans la lutte théorique et la production

théorique de Lénine, sans ses découvertes théoriques et leurs conséquences (analyse de la situation politique, définition de nouvelles formes d'organisation et d'action), une union *juste* de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier russe n'aurait pas été réalisée. La révolution prolétarienne aurait peut-être éclaté, mais elle n'aurait pas triomphé.

Deuxième conclusion

L'action de Lénine nous montre clairement quels sont les *objets stratégiques* de la lutte qui a permis à Lénine de réaliser la justesse de cette union, qui a permis le triomphe de la Révolution d'Octobre. Les objets stratégiques de la lutte de Lénine sont constitués par les deux domaines de la théorie marxiste : la *science de l'histoire* (qui commande la science de la ligne politique de l'organisation et de l'action), et la *philosophie marxiste*, ainsi que leur *articulation*.

Lénine a lutté contre les déformations idéologiques bourgeoises de la science et de la philosophie marxiste, pour la reconnaissance, la connaissance, et le respect rigoureux de la science et de la philosophie marxiste, et de leur rapport.

Il a lutté, comme personne ne l'a jamais fait, pour faire reconnaître le caractère théoriquement révolutionnaire (c'est-à-dire révolutionnaire dans la théorie) de la science et de la philosophie marxiste ; pour faire reconnaître le caractère spécifique de la théorie et du travail théorique, et leurs exigences absolues de « pureté », de rigueur, de systématicité et de fécondité ; pour faire reconnaître la nécessité absolue de la théorie et du travail théorique ; pour faire reconnaître enfin, à l'intérieur de la théorie, le rôle décisif de la philosophie marxiste pour l'existence, la justesse, la rigueur et le développement de la science marxiste de l'histoire.

Troisième conclusion

Lénine ne s'est pas contenté de défendre la théorie marxiste, et de la restaurer dans sa « pureté ». Il l'a traitée pratiquement comme on doit traiter une théorie réellement scientifique, vivante et féconde : en la développant, c'est-à-dire en produisant non seulement de nouvelles *connaissances*, mais aussi de nouveaux *concepts théoriques*.

On peut en effet utiliser les concepts scientifiques existants pour obtenir de nouvelles connaissances, et élargir ainsi le domaine des connaissances existantes. C'est ce qui passe lorsque, pour employer une expression consacrée, on « applique » les concepts scientifiques existants à des nouvelles régions de la réalité, ou à de nouveaux objets concrets. On peut ainsi accroître les connaissances existantes, en analysant telle formation sociale concrète, dans telle conjoncture (la Russie tsariste d'avant 1905, les nouveaux rapports de classes après 1905, en 1917, etc., etc.). Si, dans ce cas, on se contente d'utiliser les concepts scientifiques existants, sans en produire de nouveaux, on dira qu'on a seulement augmenté les *connaissances*, mais sans faire progresser la théorie.

Mais on peut aussi, – et c'est effectivement ce qui se passe assez souvent, même quand on ne se propose que de développer les connaissances – faire progresser la théorie, c'est-

à-dire produire de nouveaux concepts théoriques, soit scientifiques, soit philosophiques. Dire que Lénine n'a pas seulement restauré la théorie marxiste, mais aussi fait progresser la théorie marxiste signifie donc qu'il a effectivement produit de nouveaux *concepts théoriques*, dans la science et dans la philosophie marxistes.

Traiter la théorie marxiste comme une théorie scientifique, c'est donc la développer, dans le double sens du mot : augmenter les connaissances qu'elle permet d'obtenir, et faire progresser la théorie elle-même, c'est-à-dire produire de nouveaux concepts théoriques.

Ces résultats, connaissances d'une part, découvertes théoriques d'autre part, sont le résultat d'un travail de critique, d'élaboration, d'abstraction, de combinaison des données empiriques et des principes abstraits, etc., qui est une pratique spécifique, qu'on peut appeler la *pratique théorique*.

La vie d'une théorie scientifique est donc tout autre chose que la simple contemplation de ses principes, même « purs ». Une théorie scientifique n'est scientifique, c'est-à-dire vivante et féconde, que si elle est le lieu d'une véritable pratique théorique. La théorie marxiste n'est donc pas un dogme : elle ne vit qu'à la condition de produire des connaissances nouvelles, et des découvertes théoriques. Son développement est infini, comme est « infini » son objet (Lénine). Une théorie scientifique est ainsi une discipline ouverte. Une idéologie au contraire est un système fermé, qui ne produit rien de nouveau, puisqu'il ne cesse de se répéter, n'ayant qu'un seul but : justifier des préjugés, des résultats ou des objectifs acquis d'avance. La nature de la pratique théorique propre à une discipline scientifique exige au contraire et constamment des *découvertes*.

La vie de la théorie, ce n'est donc pas sa contemplation, ce n'est pas non plus son commentaire, ni sa pure et simple répétition dans des « exemples » qui ne font que l'illustrer sans faire avancer d'un pas la théorie ; ce n'est pas non plus seulement son « application » à de nouveaux objets réels (augmentation des connaissances). La vie de la théorie c'est aussi la production de nouveaux concepts théoriques (progression de la théorie). La vie de la théorie c'est la *pratique théorique, production de connaissances nouvelles par la production de concepts théoriques nouveaux*.

Quatrième conclusion

Lénine n'en est pas resté à la seule pratique théorique, il en a tiré en même temps les conséquences dans la *pratique politique*. Il a mis ainsi la pratique théorique en rapport avec les pratiques réelles (économique, politique, idéologique) qui constituent les conditions de la pratique théorique et lui donnent ses objets réels-concrets, – en rapport avec la pratique du mouvement ouvrier. Mais s'il a pu arracher le mouvement ouvrier aux déviations de son « spontanéisme », qui recoupait certaines déviations de la IIe Internationale, c'est parce qu'il disposait de principes et de connaissances théoriques scientifiques. Lénine a en même temps fourni la démonstration qu'à la condition d'en analyser scientifiquement les résultats, la pratique politique peut, dans des limites définies, non seulement vérifier ou

infirmer des thèses théoriques, mais même produire de véritables *inventions pratiques*, qui sont l'équivalent de *découvertes théoriques*, inventions dont la théorie doit alors penser le contenu, et dont elle doit tirer les conséquences (par exemple l'invention de la dictature du prolétariat par la Commune, l'invention des Soviets par les masses ouvrières pendant la révolution de 1905).

Telles sont les conclusions essentielles qu'on peut tirer de la lutte de Lénine et du parti bolchevik pour réaliser une juste union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier.

On voit que la *justesse* de cette union est suspendue à une conception juste de la science et de la philosophie marxistes et de leur rapport ; de la théorie comme pratique théorique productrice de connaissances nouvelles ; et du rapport de la pratique théorique et de la pratique politique. On voit également qu'il suffit qu'un de ces éléments ou de ces rapports soit faussé pour que les conséquences s'en fassent sentir sur l'ensemble de ce système complexe, et finalement sur la pratique politique elle-même.

Sans doute certains de ces écarts peuvent produire seulement des effets limités, ou qui restent limités pendant un certain temps, et on dispose alors de ce délai pour les rectifier. Mais on comprend aussi, – et c'est l'explication de certains grands échecs du mouvement ouvrier, comme celui de la IIe Internationale, – que certains de ces écarts puissent être graves, et affecter trop d'éléments de cet ensemble complexe, pour être corrigés et maîtrisés à temps, et qu'ils produisent en fin de compte des catastrophes historiques.

C'est en ce sens, très précis, que nous pouvons dire que le sort de la lutte pour une union juste entre la théorie marxiste et le mouvement ouvrier, c'est-à-dire en définitive le sort de la révolution socialiste elle-même, se joue non seulement dans ce que tout le monde voit, c'est-à-dire *dans la pratique politique,* mais *aussi* et en même temps, et, en certaines conjonctures critiques, de manière absolument *décisive*, dans la lutte pour une conception juste de la théorie marxiste, de la science et de la philosophie, et de leur rapport ; pour une conception juste de la pratique théorique, et pour une conception juste du rapport de la pratique théorique et de la pratique politique.

Nous devrons constamment nous souvenir de ces conclusions dans notre analyse des tâches actuelles de la théorie marxiste. La lutte pour la défense et le développement de la théorie marxiste, la lutte pour sa rigueur et sa fécondité est toujours un élément essentiel de la lutte révolutionnaire. Dans certaines conjonctures critiques elle peut même en être, comme elle l'a été du temps de Lénine, l'élément *déterminant* [a].

[a] Par exemple, en 1902, dans *Que faire ?*, Lénine a exprimé, à un moment critique de l'histoire du mouvement ouvrier russe et international, le caractère absolument *déterminant* de la théorie pour la pratique politique : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. On ne saurait trop insister sur cette vérité à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites de l'action pratique va de pair avec la propagande à la mode, de l'opportunisme … Ces tout derniers temps, nous assistons … à une recrudescence des tendances révolutionnaires non social-démocrates [c'est-à-dire non-marxistes]. Dans ces conditions une faute 'sans importance' au premier abord peut entraîner les plus déplorables conséquences, et il faut être myope pour considérer comme inopportunes ou superflues les discussions de fraction, *et la*

II
POUR UNE POLITIQUE THÉORIQUE

Comment faire, pour définir, à la lumière de ces principes, les tâches stratégiques qui s'imposent aujourd'hui aux Communistes dans le domaine de la théorie marxiste ?

Définir ces tâches, c'est définir ce que nous devons appeler une *politique théorique*, c'est-à-dire une ligne générale de l'action à mener dans le domaine théorique, fixant les objectifs stratégiques et tactiques, les « maillons décisifs » dans la conjoncture théorique actuelle, et les moyens d'action correspondants.

Comme dans le cas de toute politique, il faut, pour définir les tâches stratégiques et tactiques d'une politique théorique, disposer des résultats d'une double analyse :

1) une analyse de la *conjoncture* politique, idéologique et théorique générale, dans laquelle la théorie marxiste doit lutter pour s'imposer et se développer. Cette analyse doit mettre en évidence la structure de cette conjoncture, ses éléments dominants, et ses éléments subordonnés. Elle doit montrer le rapport organique complexe existant entre les problèmes politiques, les problèmes idéologiques, et les problèmes théoriques. Elle doit étudier le rapport des forces idéologiques et scientifiques qui s'affrontent dans le domaine de la théorie. Cette analyse doit, en fin de compte, définir les problèmes stratégiques de la lutte idéologique et théorique.

2) une analyse de l'*état actuel de la théorie marxiste*, à la fois dans les pays socialistes et dans les pays capitalistes, un bilan de ses forces et de ses faiblesses présentes, un examen critique, historique et théorique, des raisons qui expliquent ses résultats, ses succès, ses échecs et ses lacunes.

En combinant les résultats de ces deux analyses scientifiques, on peut alors définir avec certitude les tâches stratégiques et tactiques d'une politique théorique, ainsi que les moyens de les réaliser.

Il n'est évidemment pas question que j'entreprenne, même très schématiquement, des analyses de cette importance dans les limites de cet article. Je demande donc la permission d'employer une méthode directe, pour attirer l'attention des lecteurs sur le problème que je considère comme le *problème stratégique N° 1* de la théorie marxiste : le problème de la philosophie marxiste ou matérialisme dialectique.

La thèse que je vais essayer d'exposer est simple : *la philosophie marxiste représente aujourd'hui le « maillon décisif », dont dépend l'avenir de la théorie marxiste, et par voie de conséquence, la « justesse » de l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier.*

---

délimitation rigoureuse des nuances. De la consolidation de telle ou telle 'nuance' peut dépendre l'avenir de la social-démocratie russe pour de longues, de très longues années » (souligné par nous, L. A.).

III
COMBLER LE RETARD DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE SUR LA SCIENCE MARXISTE

Je sais que je risque de heurter les convictions d'un certain nombre de camarades, y compris de philosophes communistes, en déclarant, 120 ans après le *Manifeste*, 100 ans après *Le Capital*, 50 ans après Lénine, que la Philosophie marxiste constitue encore objectivement un *problème*. Ces camarades seront assurément d'accord avec moi pour reconnaître, conformément aux thèses de Lénine, l'importance de la *philosophie* marxiste dans la lutte idéologique et dans la lutte théorique. Mais ils ne seront pas forcément d'accord avec moi pour déclarer qu'aujourd'hui la philosophie marxiste constitue le « maillon décisif », donc la tâche stratégique N° 1 de la théorie marxiste. Et surtout ils peuvent trouver paradoxal, surprenant et faux de désigner la philosophie marxiste comme étant *encore* un problème et par-dessus le marché *le problème N° 1*.

Je vais donc m'expliquer, en tenant le plus grand compte des objections possibles.

Je précise aussitôt le sens de ma thèse.

En déclarant que la philosophie marxiste est pour nous le lieu d'un problème tout à fait privilégié, je ne veux évidemment pas dire que nous soyons sans connaissance sur la nature de la philosophie marxiste, au contraire, puisque les textes de Marx, Engels et Lénine nous donnent, à condition de les lire d'une manière juste, les principes fondamentaux de la philosophie marxiste. En réalité, je veux attirer l'attention sur la situation réellement paradoxale de la philosophie marxiste :

l) d'une part, du point de vue de son élaboration théorique, le matérialisme dialectique est objectivement *en retard* sur le matérialisme historique.

2) d'autre part, c'est du *matérialisme dialectique* que dépend aujourd'hui non seulement la solution, mais la position d'un certain nombre de problèmes théoriques très importants, qui appartiennent au domaine du matérialisme historique, et des autres sciences.

Si la philosophie marxiste est le lieu d'un problème, et d'un problème privilégié, c'est à cause de ce *paradoxe objectif*. Disons donc, pour employer une image léniniste : alors que pour jouer son rôle dans la conjoncture théorique, le matérialisme dialectique devrait être « un pas en avant » du matérialisme historique, en fait il se trouve plusieurs pas en arrière.

Examinons d'abord le retard de la philosophie marxiste sur le matérialisme historique.

C'est un fait objectif, qui n'est pas contestable, pour peu qu'on connaisse la théorie marxiste. Pour rendre ce fait sensible aux non spécialistes, on peut d'abord montrer que les classiques nous ont donné infiniment moins de textes de philosophie que de textes de théorie économique, politique, historique, etc. Marx en est l'exemple le plus frappant : en philosophie il n'a rien laissé qui soit, même de très loin, comparable au *Capital*. Mais il ne s'agit pas seulement de la quantité des textes, il s'agit de leur contenu qualitatif.

Or, on peut parfaitement montrer en quoi réside la différence qualitative qui distingue les textes dont nous disposons dans le matérialisme dialectique, des textes dont nous

disposons dans le matérialisme historique : cette différence est une différence d'*élaboration théorique*, très précisément une différence dans la précision et la rigueur conceptuelles, dans la systématicité théorique, bref dans ce que Marx appelle les « formes » abstraites (ou conceptuelles) et « l'ordre d'exposition ». *Le Capital* est d'une précision, d'une rigueur conceptuelle, et d'une systématicité théorique exceptionnelles.

Les textes philosophiques dont nous disposons sont très loin de posséder ces qualités, et d'ailleurs il n'y prétendent nullement. Engels nous prévient, dans sa préface, que l'*Antidühring* est un « ouvrage de polémique » : il n'est donc pas une exposition systématique rigoureuse de la philosophie marxiste. La même remarque vaut pour *Matérialisme et empiriocriticisme* de Lénine. Ce sont des livres de combat idéologique et théorique, et non des expositions rigoureuses et systématiques du matérialisme dialectique, comparables au *Capital*. En dernière instance le retard de la philosophie marxiste sur le matérialisme historique est donc un retard dans la précision et la rigueur conceptuelles et dans la systématicité théorique.

On peut d'abord expliquer ce retard par de multiples raisons *historiques*. Engels dit lui-même que Marx et lui n'ont pas « eu le temps » de développer la philosophie autant que le reste. Et il est vrai que du point de vue pratique le « maillon décisif » pendant longtemps fut représenté par le matérialisme historique, qu'il y avait urgence en ce domaine, en fonction des urgences de la lutte de classes[b]. Justement, si la plupart des textes de philosophie que nous ont laissés les classiques sont des textes de lutte idéologique, c'est qu'il fallait répondre aux agressions de l'adversaire, « les suivre sur leur terrain[c] » et souvent les combattre avec leurs propres armes, simplement *retournées* contre eux. D'où le caractère relativement improvisé et en tous cas limité de l'argumentation et des concepts utilisés, et leur différence de rigueur, quand on les compare aux concepts du *Capital*.

On peut invoquer encore beaucoup d'autres raisons historiques, l'évolutionnisme et l'empirisme de certains théoriciens et dirigeants de la IIe Internationale puis, dans les années 20, l'historicisme des théoriciens « gauchistes », ensuite le pragmatisme et le dogmatisme de la période du « culte de la personnalité ». Évolutionnisme, empirisme, historicisme, pragmatisme et dogmatisme sont des tendances idéologiques qui non seulement s'opposent au développement, mais peuvent aussi s'opposer à l'*existence* même de la philosophie marxiste à la fois par leurs effets théoriques, et aussi par leurs effets pratiques.

Il suffit d'examiner avec un peu de soin ces raisons dites historiques pour découvrir qu'elles sont en réalité non seulement historiques, mais aussi *théoriques*.

Par exemple, les idéologies qu'Engels et Lénine ont dû combattre sur le terrain de la philosophie (idéalisme humaniste de Dühring, empiriocriticisme[2] et subjectivisme historiciste des adversaires de Lénine, etc.) étaient bien des obstacles historiques au

[b] Sur ce point cf. Engels : Lettre à J. Bloch (21-IX-1890), É[ditions] s[ociales], *Études philosophiques*, pp. 128–130 et Lénine : *Matérialisme et empiriocriticisme*, É[ditions] s[ociales], pp. 219, 303.
[c] C'est l'expression d'Engels dans l'*Antidühring*, et de Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme*.

développement de la philosophie marxiste, mais elles étaient aussi, en même temps, des obstacles théoriques, des interprétations idéologiques révisionnistes du marxisme que la philosophie marxiste devait combattre, c'est-à-dire réfuter théoriquement, pour pouvoir elle-même exister et se développer. De même, l'évolutionnisme, l'empirisme, l'historicisme, le pragmatisme et le dogmatisme ultérieurs n'ont été des obstacles historiques et politiques au développement de la philosophie marxiste que dans la mesure où ils furent en même temps des obstacles théoriques.

Il ne suffit donc pas d'invoquer de simples faits historiques pour expliquer le retard de la philosophie marxiste sur le matérialisme historique. Il faut aussi invoquer, en même temps, des raisons d'ordre *théorique*, qui sont, comme on vient de le voir, en rapport avec la lutte inévitable que la philosophie marxiste a dû mener contre les différentes formes de l'idéologie philosophique bourgeoise, pour conquérir non seulement son droit au développement, mais tout simplement son droit[3] à l'existence. C'est dans cette lutte contre l'idéologie philosophique bourgeoise, pour l'existence et le développement de la philosophie marxiste, que réside l'unité des raisons historiques et théoriques qu'on peut invoquer, donc les raisons du retard de la philosophie marxiste sur le matérialisme historique.

Si cette thèse est juste, nous devons aller encore beaucoup plus loin. Ce n'est pas simplement par « manque de temps » que Marx et Engels n'ont pu porter la philosophie marxiste au niveau théorique du *Capital*. Ce n'est pas par hasard qu'Engels envisagea avec un grand retard la bataille philosophique contre Dühring, qui sévissait dans le parti socialiste depuis une dizaine d'années. Ce n'est pas un hasard si Engels a seulement réagi à l'attaque de l'adversaire qui l'avait devancé, sur le terrain choisi par l'adversaire, celui de la philosophie. D'une certaine manière Marx et Engels ont appris de Dühring quelque chose, dont ils avaient auparavant sous-estimé l'importance : le caractère *vital* de l'existence de la philosophie marxiste pour la science marxiste de l'histoire elle-même.

Il y a donc un retard du matérialisme dialectique sur le matérialisme historique qui remonte beaucoup plus haut que les évènements historiques qu'on vient d'évoquer, et qui, par conséquent, dépasse aussi la personne même de Marx et d'Engels. Ce retard n'est pas seulement l'effet de certains évènements politiques ou idéologiques, ni même l'effet de l'emploi du temps ou des goûts personnels des fondateurs du marxisme : ce retard est, en dernière instance, l'effet d'une loi de l'histoire de la production des connaissances, très précisément de *la loi qui gouverne l'apparition d'une science nouvelle dans son rapport à la philosophie qu'elle exige*.

On peut, en première approximation, formuler cette loi générale de la manière suivante : quand une science radicalement nouvelle est fondée dans un grand « *continent* » encore inexploré par la connaissance scientifique, mais dominé par des formations théoriques de caractère idéologique, la philosophie nouvelle requise par la nouvelle science ne peut naître et se développer *qu'après coup* : elle est donc inévitablement en retard sur la science nouvelle.

Je parle d'une science radicalement nouvelle fondée dans un nouveau « continent » jusque-là scientifiquement inexploré : par exemple la Géométrie fondée par les Grecs (Thalès, etc.), la Physique fondée par Galilée, ou l'Histoire fondée par Marx. Dans ces trois exemples, les nouvelles sciences ouvrent à la connaissance un nouveau « continent » de la réalité, un continent indépendant des autres continents déjà explorés. Une fois ce nouveau « continent » ouvert par la nouvelle science, d'autres sciences peuvent alors y apparaître les unes après les autres : elles explorent des « régions » de ce « continent », elles n'ouvrent pas de nouveau « continent ». Par exemple la chimie expérimentale fondée par Lavoisier est bien une nouvelle science, mais elle n'ouvre pas de nouveau « continent », elle occupe seulement une « région » jusque-là inexplorée par la connaissance scientifique à l'intérieur du « continent » de la nature physique ouvert par la découverte de Galilée. Dans le cas de ces *sciences régionales*, la loi du retard de la philosophie sur la science nouvelle ne joue pas, si la philosophie dont a besoin la nouvelle science régionale a déjà été pour l'essentiel produite depuis la fondation de la science qui ouvrait le nouveau « continent ».

L'histoire empirique des théories vérifie cette loi.

La philosophie requise par l'ouverture du « continent » des Mathématiques par les Grecs, c'est-à-dire la première philosophie au sens strict de l'histoire humaine, est venue *après coup* : elle a commencé avec Platon, puis s'est développée avec Aristote, Épicure, les Stoïciens, etc. La philosophie requise par l'ouverture galiléenne du « continent » de la nature physique est venue *après coup*, elle a commencé avec Descartes, puis s'est développée avec Leibniz, Malebranche, les philosophes du XVIIIe siècle et Kant, etc. En revanche la fondation de la chimie par Lavoisier n'a provoqué la naissance d'aucune philosophie vraiment nouvelle : dans ses principes cette philosophie existait déjà avant la découverte de Lavoisier.

La découverte scientifique de Marx et Engels a été elle aussi soumise à la même loi que les découvertes de Thalès et de Galilée : comme elle ouvrait un nouveau « continent » à la connaissance, la philosophie qu'elle portait en elle et qu'elle exigeait est venue *après coup*, donc en retard sur la science nouvelle.

On peut vérifier empiriquement ce retard[4] dans la séquence historique des œuvres même de Marx. C'est dans *L'Idéologie allemande* qu'apparaît la première formulation, bien qu'encore très équivoque, des principes théoriques de la science de l'histoire. Or, dans *L'Idéologie allemande* Marx déclare en propres termes qu'il faut supprimer la philosophie, non pas pour la « réaliser » comme il le disait dans ses œuvres philosophiques antérieures, mais pour la supprimer purement et simplement pour « se mettre à l'étude des choses positives ». Cela ne signifie nullement qu'il n'y ait pas de philosophie à l'œuvre dans *L'Idéologie allemande*, mais justement la philosophie qu'on y trouve est un empirisme positiviste dialectique, doublé d'une philosophie historiciste du sujet (les individus y sont pensés comme les « sujets » de l'histoire), qui n'a rien à voir avec le matérialisme dialectique ultérieur, et qui disparaîtra complètement dans la suite. En revanche, cela veut dire que le

matérialisme dialectique est absent de *L'Idéologie allemande* : cette absence est consacrée par la thèse empiriste-positiviste de la suppression de la philosophie. Le *retard* du matérialisme dialectique sur le matérialisme historique se manifeste donc dans *L'Idéologie allemande* sous la forme de l'absence du matérialisme dialectique. Mais en même temps cette absence est une présence : la présence de l'idéologie philosophique empiriste-idéaliste encore à l'œuvre dans *L'Idéologie allemande*.

Nous pouvons tirer de cette « absence » et de cette « présence » une conclusion importante : la place de la philosophie n'est jamais *vide*. Si cette place n'est pas occupée par la philosophie nouvelle requise par la science nouvelle, elle est occupée par une philosophie antérieure, étrangère à la fondation de la science nouvelle et, cette fois, beaucoup plus qu'en retard sur elle : en contradiction avec elle. Cette contradiction ne sera résolue que lorsque la philosophie nouvelle commencera d'exister, puis se développera et se renforcera.

Et c'est bien ce que nous pouvons observer dans l'œuvre de Marx. Peu à peu la philosophie idéaliste encore à l'œuvre dans *L'Idéologie allemande* cède la place, à travers les progrès conceptuels de la science nouvelle[d], à une philosophie nouvelle. Mais cette philosophie nouvelle conserve longtemps encore, nécessairement, un certain retard sur l'état théorique de la science nouvelle, non seulement un retard quantitatif, mais un retard qualitatif : ses concepts n'ont pas la précision, la rigueur, et la systématicité des concepts de la science nouvelle.

Ce retard se manifeste par exemple dans l'écart théorique objectif qui subsiste entre 1) la philosophie telle quelle est explicitement reconnue et définie dans *Le Capital*, et 2) la même philosophie telle qu'elle est pratiquée, mise en œuvre par Marx dans les analyses scientifiques du *Capital*, à l'occasion du mode de production capitaliste.

J'ai pu montrer par exemple cet écart entre la formulation et la réalité de la philosophie dans *Le Capital*, c'est-à-dire montrer le retard de la formulation théorique de la philosophie sur la pratique philosophique de Marx dans *Le Capital* à propos de la fameuse formule du « *renversement* » de Hegel. Cette formule est de très grande importance, puisqu'en définissant le rapport de Marx à Hegel comme un rapport de « renversement », elle nous propose ipso facto une définition de la philosophie marxiste. Or, cette formule du « renversement » n'est pas le *concept*, mais la *métaphore* de la solution du problème qu'elle pose. Le « renversement » est bien un concept dans la philosophie de Feuerbach, à qui Marx l'emprunte, c'est le concept du rapport effectif existant entre la philosophie de Feuerbach et la philosophie de Hegel. Mais ce n'est pas le concept du rapport existant entre la philosophie de Marx et la philosophie de Hegel, c'est seulement une métaphore, indiquant seulement qu'entre Hegel et Marx est survenue une révolution théorique. Pour connaître la nature de cette révolution, il faut comparer de façon critique la métaphore du « *renversement* » à la réalité effective de la révolution accomplie par Marx

[d] *Le Manifeste*, *Misère de la philosophie*, *Salaires, prix et profits*, *Contribution à la critique de l'Économie Politique*, *Le Capital*.

dans son œuvre scientifique. On découvre alors que cette révolution ne consiste pas dans un « renversement », mais dans le *remplacement* d'une problématique idéologique par une nouvelle problématique scientifique[e].

Cette conclusion peut nous permettre d'aller encore plus loin, et de poser la question : Quelles raisons peuvent expliquer la loi générale du retard de la philosophie sur la science, dans le cas d'une science ouvrant à la connaissance un « continent » nouveau ? Nous sommes là devant un problème que nous ne sommes pas encore en état de résoudre, ni peut-être même de poser, s'il est vrai qu'il existe une différence capitale entre énoncer l'existence d'une difficulté (c'est notre cas), et poser celle difficulté sous la forme (scientifique) d'un problème. Tentons cependant d'avancer une explication provisoire.

On peut dire que le retard de la philosophie sur la science, dans le type d'exemple que nous considérons, est un « cas particulier » du « retard » de la théorie sur la pratique – en précisant bien que la pratique en question est une pratique théorique, puisqu'il s'agit d'une science. Le retard de la philosophie sur la science serait ainsi un exemple d'un principe fondamental du matérialisme : le primat de la pratique. C'est incontestablement dans cette direction qu'il faut chercher. Mais un principe général ne fournit de connaissance que s'il est spécifié dans les formes requises par son objet singulier. Comment spécifier ce principe général ? Je me contenterai de mettre en évidence un seul aspect des conditions spécifiques de l'efficacité de ce principe.

Lorsqu'une science nouvelle se constitue, ouvrant à la connaissance un « continent » nouveau, il se produit une véritable révolution théorique dans le domaine de son objet. La science nouvelle aborde un « *continent* », c'est-à-dire un objet *absolument nouveau*. Pourtant ce domaine est déjà occupé par des théories idéologiques, qui parlent de cet objet (dans notre cas les « philosophies de l'histoire » antérieures à Marx), mais tiennent sur lui un discours nécessairement et massivement faussé.

La révolution théorique qui intervient dans ce « continent » consiste à rejeter ces théories idéologiques, et à les remplacer par une théorie scientifique. Mais puisqu'elle n'explore pas une région d'un continent déjà connu dans ses grands principes, puisqu'au contraire elle « ouvre » un « continent » nouveau, comment cette nouvelle théorie scientifique peut-elle se constituer ?

Elle ne peut tirer ses concepts théoriques des *idéologies* qui occupent ce « continent », puisqu'elles sont des représentations profondément faussées de la réalité. Elle ne peut non plus simplement « appliquer » à ce nouveau « continent » des concepts théoriques valables pour d'autres « continents », puisque ce « continent » est tout à fait nouveau. Elle ne peut pas enfin extraire directement, immédiatement ses concepts théoriques et leur système de la réalité empirique de son nouvel objet : c'est là une conception empiriste idéologique et donc faussée de la pratique et de l'histoire des sciences.

---

[e] Cf. L[ouis] Althusser, *Pour Marx*, F[rançois] Maspero, Paris, [1965] pp. 87*sq.* ; L. Althusser, [Étienne] Balibar, [Roger] Establet, [Pierre] Macherey, [Jacques] Rancière, *Lire le Capital*, F[rançois] Maspero, Paris, 1965, Tome II, pp. 109*sq.*

La science nouvelle résout cette contradiction réelle de la manière suivante : elle *importe* dans son domaine un certain nombre d'éléments théoriques (concepts, catégories, méthodes, etc.) qu'elle emprunte au dehors, à des disciplines scientifiques ou philosophiques existantes. Elle fait travailler ces éléments théoriques ou philosophiques existants[5]. Elle fait travailler ces éléments théoriques sur la réalité de son nouvel objet, et dans ce travail, elle *rectifie* aussi ces éléments théoriques importés, pour les adapter à la réalité de leur nouveau « continent ».

Cette importation est indispensable, mais sa nécessité coûte cher.

Elle se paie d'abord par un écart inévitable entre les concepts importés et leur objet dans le domaine de la science nouvelle. Cet écart se rectifie et se réduit dans la pratique de la science, au cours de son développement : les concepts importés et leur système sont progressivement rectifiés.

Mais la rectification de cet écart dans la science provoque tôt ou tard des contre-courants philosophiques. Quand il s'agit d'une science qui ouvre effectivement un « continent » nouveau, il arrive un moment où la nouveauté radicale de cet objet finit par mettre en cause, non plus les *concepts scientifiques* importés, mais les grandes *catégories philosophiques* sous lesquelles ces concepts étaient jusque-là pensés. Prenons un exemple classique. La science galiléenne n'a pas seulement emprunté et rectifié des concepts importés, pour penser les lois du mouvement physique : un moment est venu où elle a mis en cause les catégories philosophiques existantes, sous lesquelles ces concepts étaient jusque-là pensés, par exemple le concept de *causalité*. C'est le moment de Descartes, c'est alors que se produit, après la révolution scientifique, une révolution philosophique. Elle porte sur des catégories philosophiques de base, ou plus précisément sur le système, ou sur un segment du système des catégories philosophiques existantes, qu'elle remplace par de nouvelles catégories.

Or, l'expérience montre que, outre le temps qu'il faut à la science pour rectifier ses concepts scientifiques importés, il faut aussi du temps, d'abord pour reconnaître le besoin de nouvelles catégories philosophiques, ensuite pour se trouver en état de les produire. Il va en effet de cette révolution philosophique comme de toute révolution ; elle ne se déclenche pas sur un simple décret, dès qu'on en ressent le besoin. Il faut encore en avoir les moyens. Ces moyens ne sont pas donnés n'importe quand. Dans l'histoire des sciences et de la philosophie, comme aussi dans l'histoire des sociétés humaines, il faut parfois attendre très longtemps la conjoncture favorable, qui offrira les moyens théoriques propres à résoudre un problème depuis longtemps en suspens. Quand nous disons qu'il faut attendre ces moyens, cela veut dire : la science en question, ou la philosophie ne peuvent pas les produire toutes seules, il leur faut recevoir un secours du dehors, il leur faut importer des éléments théoriques nouveaux pour résoudre leurs problèmes critiques. Mais ces éléments théoriques ne sont pas fournis sur simple commande ; il faut attendre qu'ils soient produits par le développement propre d'autres disciplines.

Cela vaut pour *les sciences*. Il leur arrive de piétiner très longtemps devant un problème

insoluble : puis les progrès d'une autre science, ou de la philosophie, fournissent tout d'un coup les moyens théoriques qui manquaient. Nous savons que cette loi a également joué dans la fondation de la science marxiste de l'histoire : il a fallu attendre la rencontre de trois disciplines différentes (économie politique anglaise, philosophie allemande, socialisme utopique français) pour assister à sa naissance.

Cette loi vaut encore plus pour la *philosophie nouvelle* dont une science nouvelle ressent le besoin dans sa propre pratique. Le besoin ne suffit pas, il faut les moyens théoriques indispensables pour produire de nouvelles catégories philosophiques. Pendant un certain temps ces moyens peuvent ne pas exister. Il faut alors attendre la conjoncture théorique favorable (progrès dans telle autre science, etc.) qui les fournira. Tant qu'une conjonction favorable ne s'est pas réalisée, la révolution philosophique, exigée objectivement par le développement de la nouvelle science, et la rectification de ses concepts, reste alors en suspens, et en attente : la philosophie retarde sur la science.

Par-delà toutes les difficultés historiques et les luttes idéologiques, c'est le cas du marxisme. À maints indices, on reconnaît dans l'œuvre la plus systématique et la plus rigoureuse du marxisme, *Le Capital*, le besoin pressant de nouvelles catégories philosophiques, adéquates à la pratique théorique de ses analyses scientifiques. En même temps que ce besoin, qui tente de « frayer sa voie » de toutes parts, nous constatons, dans *Le Capital*, l'existence de limites théoriques objectives que ce besoin ne peut, dans l'état de ses moyens, franchir.

On peut montrer par exemple que la science marxiste exige une nouvelle catégorie de la *causalité*, et une nouvelle catégorie de la *dialectique*, et qu'elle exige en même temps une révolution dans le vieil univers des catégories philosophiques de sujet/objet, essence/phénomène, intérieur/extérieur, etc. Mais en même temps, on constate que ce besoin se heurte dans *Le Capital* à des limites théoriques insurmontables : le manque de moyens propres à produire ces catégories philosophiques nouvelles.

C'est la raison profonde pour laquelle, tout en prenant les plus grandes distances possibles à l'égard de Hegel, Marx est, au sens littéral, obligé de se référer à des catégories hégéliennes. C'est pourquoi la métaphore du « renversement » est tellement importante. Ce n'est pas un lapsus, ou une inattention de Marx, une simple faiblesse de langage. C'est le symptôme rigoureux de la situation philosophique contradictoire, et alors nécessairement dépourvue de solution, dans laquelle il se trouvait. Marx ne pouvait penser sa libération totale à l'égard de Hegel qu'en fonction de la philosophie de Hegel. C'est pourquoi il se débarrasse de Hegel seulement par une *métaphore* [f].

On voit aussitôt que ce retard de la philosophie sur la science provoque des effets théoriques et idéologiques qui peuvent être graves, car ce sont des effets de déformation. Il est clair aujourd'hui que toute une série de *déformations* de la théorie marxiste ont reposé et reposent sur cette métaphore du « renversement » de Hegel par Marx, c'est-à-dire sur une idée fausse du rapport entre Marx et Hegel, la déformation « *évolutionniste* » de la II[e]

[f] Cf. *Pour Marx* et *Lire le Capital*, passages cités.

Internationale par exemple, la déformation « *volontariste* » des théoriciens et mouvements gauchistes des années 20, etc. Je ne prétends pas évidemment que la nature et le destin de la II[e] Internationale, ou du gauchisme des années 20, s'expliquent uniquement par des déviations théoriques produites en dernière instance par l'inadéquation de la formule du « renversement ». Ce sont les rapports de classe et les formes de la lutte des classes qui ont été déterminants en dernière instance. Mais justement, puisqu'il s'agit aussi des formes de la lutte des classes, elles dépendaient en très grande partie des organisations social-démocrates puis communistes, de leur idéologie, de leurs méthodes d'organisation et d'action, de leur ligne politique, donc de leur interprétation de la théorie marxiste.

On peut donc dire que pour une part importante, qui dépend de la seule théorie, les déformations évolutionnistes (IIe Internationale) ou volontaristes (années 20) de la théorie marxiste, reposaient sur une conception erronée du rapport de Marx à Hegel[6], conception qui masquait la spécificité révolutionnaire de la théorie marxiste dans la philosophie. Je me limite à ces deux exemples anciens et connus, mais on pourrait en citer un grand nombre d'autres, y compris actuels, pour montrer en quoi et pourquoi le retard de la philosophie sur la science marxiste peut produire des effets de déformation, non seulement théoriques, mais aussi idéologiques, et finalement politiques.

Encore un mot, en ce qui nous concerne. Si, en dernière instance, le retard de la philosophie marxiste sur le matérialisme historique tient bien aux raisons qu'on vient d'indiquer, il s'ensuit deux conséquences.

Première conséquence

Le retard de la philosophie sur la science n'est pas une fatalité. C'est la caractéristique de la première phase d'une révolution scientifique nouvelle. Cette phase peut être plus ou moins longue, mais elle peut être, le moment venu, dépassée. Le retard, inévitable aux commencements, peut donc être comblé dans une phase *ultérieure*. Aujourd'hui nous nous trouvons justement dans cette phase ultérieure, et c'est notre tâche propre de combler ce retard. La loi de l'histoire des théories scientifiques et philosophiques, qui explique la nécessité du retard, nous donne en même temps l'intelligence des conditions qui permettent de le combler. Cette loi ne nous invite donc pas au fatalisme, à la répétition, et à la résignation, mais au contraire au travail, à la recherche et aux découvertes. Ce travail est indispensable pour rectifier les déformations théoriques, idéologiques et pratiques produites par ce retard.

Seconde conséquence

Nous avons tout lieu de croire que les nouveaux moyens dont nous disposons actuellement sont propres à permettre ce travail théorique capital, et urgent.

Je parle d'abord des effets de la nouvelle *conjoncture politique et idéologique*. Non seulement les problèmes posés par cette conjoncture peuvent stimuler la recherche théorique, mais c'est *cette conjoncture elle-même* qui nous permet de poser publiquement, et nettement, le

problème du retard de la philosophie marxiste.

Je parle aussi de la *conjoncture théorique*[7] actuelle. Sous nos yeux, en effet, est en train de se produire une *conjonction* théorique entre plusieurs disciplines extérieures au marxisme, qui mettent en cause, de leur côté, et à leur manière, sous leur angle propre, des problèmes philosophiques incontestablement apparentés aux problèmes philosophiques nouveaux posés par la science marxiste.

Parmi ces disciplines, je mentionne tout particulièrement 1) les débuts d'une véritable histoire des sciences, d'une véritable épistémologie historique, 2) les débuts d'une réflexion critique et théorique sur l'œuvre de Freud, et 3) la linguistique moderne issue de F. de Saussure.

Pour ne prendre qu'un seul exemple : chacune de son côté, et à sa façon, ces disciplines scientifiques posent, elles aussi, le problème de la définition d'une nouvelle catégorie de la *causalité*. Elles le posent dans des termes tels que la conjonction de leur problème avec le problème philosophique marxiste de la causalité peut nous faire faire des pas décisifs en philosophie.

Je ne pense pas me tromper en annonçant que le retard du matérialisme dialectique sur le matérialisme historique est un phénomène que nous allons être en mesure de maîtriser dans les années qui viennent. On peut d'ores et déjà prévoir que ce retard théorique sera bientôt, pour l'essentiel, comblé.

Mais pour le combler, il nous faut sérieusement travailler en philosophie : bien identifier le lieu des problèmes, bien poser ces problèmes, en utilisant judicieusement les moyens théoriques existants à la fois dans les œuvres du marxisme, et dans certaines œuvres importantes, accomplies par des savants ou pionniers non-marxistes, – et parvenir à leur solution.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai pu dire que la philosophie marxiste était le lieu d'un *problème*. Non seulement à cause du fait de son retard, mais parce que nous devons traiter ce retard comme un problème à résoudre, justement pour combler ce retard. Finalement traiter la philosophie marxiste aujourd'hui comme un problème, c'est la traiter en marxistes comme une vraie discipline scientifique : c'est tenir compte de sa conjoncture, tenir compte de la loi de développement inégal qui explique son retard, justement pour pouvoir combler ce retard. C'est également identifier avec précision tous les effets de déformation produits par ce retard dans la théorie, l'idéologie et la pratique. C'est donc comprendre la grande leçon que nous ont léguée Marx, Engels et Lénine, et poursuivre leur œuvre, non pas en nous contentant de répéter mécaniquement tout ce qu'ils nous ont donné, mais en reprenant pour le développer tout ce qui est théoriquement avancé, et en rectifiant ce qui est théoriquement encore en retard, pour combler ce retard et corriger les déformations produites par ce retard.

Si la philosophie marxiste est le lieu d'un problème, c'est en ce sens.

IV
LES DEUX TÂCHES STRATÉGIQUES DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE

Si la philosophie marxiste est non seulement un problème, mais *le problème N° 1*, c'est avant tout à cause de la conjoncture actuelle, non seulement de la conjoncture politique et idéologique, mais aussi de la conjoncture théorique.

Voici la thèse que je vais exposer.

Si la philosophie marxiste doit, *de toute urgence*, combler son retard théorique, c'est que son retard l'empêche d'intervenir, ou freine son intervention dans des domaines importants de la conjoncture idéologique et théorique, où son intervention est pourtant urgente et décisive. La philosophie marxiste doit donc combler son retard pour être à la hauteur de ses tâches historiques dans trois domaines :

1) Elle doit d'abord lutter contre toutes les *déformations* idéologiques de la théorie marxiste, c'est-à-dire en dernier ressort contre les effets de l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise sur l'interprétation de la théorie marxiste. La lutte contre ces déformations est aujourd'hui une tâche importante et urgente.

2) Elle doit contribuer au progrès des sciences relevant du *matérialisme historique*. Le développement du matérialisme historique dépend aujourd'hui de la solution de problèmes théoriques cruciaux, scientifiques et philosophiques, qui ne peuvent être posés et résolus qu'avec l'aide, et par l'intervention, du matérialisme dialectique.

3) Elle doit critiquer radicalement et remettre en ordre les disciplines qui se sont développées sous le nom de « Sciences humaines » ou de « Sciences sociales ». Dans leur état présent la plupart de ces disciplines sont aux mains de l'idéologie bourgeoise. Il s'agit de les refondre profondément, et de les asseoir sur leurs seuls principes authentiques : ceux du matérialisme historique et du matérialisme dialectique.

Comme on peut aisément s'en convaincre, la troisième tâche dépend largement de la seconde, puisqu'il s'agit de l'existence du matérialisme historique et de ses conséquences.

Finalement ces trois tâches se réduisent, dans le principe, à deux :

Tâche stratégique N° 1 : défense de la science et de la philosophie marxiste contre l'idéologie bourgeoise.

Tâche stratégique N° 2 : développement du matérialisme historique et des sciences régionales qui en dépendent, par la reconquête et la refonte des disciplines actuellement dominés par l'idéologie bourgeoise.

J'examine maintenant ces deux tâches. Mon analyse sera, de toute évidence, très schématique.

V
TÂCHE STRATÉGIQUE N° 1 : DÉFENSE DE LA THÉORIE MARXISTE CONTRE L'IDÉOLOGIE BOURGEOISE

L'idéologie bourgeoise attaque la théorie marxiste non seulement de l'extérieur, mais aussi *de l'intérieur*, en prenant appui sur les différentes formes du « spontanéisme » de la classe ouvrière, de la petite-bourgeoisie et des intellectuels. Ces formes « spontanées » sont pour l'essentiel *l'idéalisme* moral et juridique petit-bourgeois (l'humanisme quand il est présenté comme constituant le *fondement théorique* du marxisme) ; l'empirisme et le positivisme des savants ; le pragmatisme des praticiens (politiques, techniciens, etc.). Ces formes « spontanées » de l'idéologie interne au mouvement ouvrier font écho aux formes idéologiques bourgeoises extérieures au mouvement ouvrier.

Pour de profondes raisons historiques et théoriques, ces formes idéologiques communes à l'idéologie bourgeoise et au « spontanéisme » du mouvement ouvrier constituent un système dont les éléments sont complémentaires. Le positivisme, l'empirisme et le technicisme vont ainsi très généralement de pair avec l'idéalisme moral. Pour dire l'essentiel, la forme aujourd'hui la plus menaçante pour la théorie marxiste est constituée par le couple « *humanisme/ technicisme* ». Elle apparaît au grand jour dans les pays capitalistes dans la conjonction[8] idéologique dominante de la technocratie et de l'humanisme. Elle se manifeste aussi, à l'intérieur même des partis communistes, en pays capitalistes comme en pays socialistes, par une tendance à interpréter la philosophie marxiste comme un *humanisme théorique*, et par une autre tendance à faire une confiance mécaniste non-critique au développement *des sciences et de la technique*, à sous-estimer le rôle de la politique, de l'idéologie, et de la philosophie.

Pourtant, sur ces questions, il nous faut une fois encore remonter beaucoup plus haut que les phénomènes actuels. On peut en effet en proposer une explication *historique* dans l'actualité du XXe siècle : réaction contre les effets du « culte de la personnalité » (tendance à l'humanisme théorique), ou « développement impétueux des sciences et des techniques[9] » (tendance au technocratisme ou au technicisme). On peut aussi chercher l'origine de ces tentations dans le passé de l'histoire du mouvement ouvrier : le technicisme se rattache en effet à l'économisme mécaniste de la IIe Internationale, l'humanisme théorique à certaines formes du révisionnisme théorique (interprétation morale ou kantienne du marxisme par certains théoriciens de la IIe Internationale). Et on peut expliquer ces formes anciennes elles aussi par l'influence de l'idéologie bourgeoise.

En vérité, il faut en venir également à des raisons *théoriques* qui tiennent à la loi que nous avons énoncée plus haut, qui explique le retard inévitable de la philosophie marxiste sur la science marxiste.

Nous avons vu que la place de la philosophie ne reste jamais vide. La place que n'occupe pas le matérialisme dialectique est donc occupée par une tout autre philosophie, d'abord par une philosophie proprement idéologique, puis par des formes différentes,

dans lesquelles la philosophie nouvelle cherche à exprimer sa spécificité révolutionnaire, mais qui demeurent longtemps soumises aux formes dominantes de la philosophie idéologique bourgeoise. C'est ainsi, nous ne devons pas nous le dissimuler, mais au contraire regarder en face cette réalité, que l'*empirisme* et l'*évolutionnisme* (qui est en quelque sorte la forme vulgaire de l'hégélianisme[10]) ont marqué l'histoire de la philosophie marxiste, surtout sous la IIe Internationale. La philosophie marxiste ne s'en est pas encore vraiment et définitivement libérée. Et les tentatives actuelles qu'elle fait pour s'en libérer risquent de la précipiter dans une autre philosophie idéologique : l'idéalisme représenté par l'*humanisme théorique*.

Ces termes : empirisme, évolutionnisme, humanisme théorique, demandent quelques mots d'explication. Les grands dirigeants marxistes ont toujours lutté contre l'empirisme et le pragmatisme (qui est son effet pratique) : Marx (Introduction de 57, etc.), Engels (*Antidühring*, *Dialectique de la Nature*), Lénine (*Matérialisme et empiriocriticisme*), etc. Ils ont également lutté avec vigueur contre l'interprétation du marxisme comme idéalisme moral : lutte de Marx contre les « vrais socialistes », contre Proudhon, Weitling et Kriege, lutte d'Engels contre le spiritualisme moral de Dühring, lutte de Kautsky contre le Kantisme de Bernstein, de Lénine contre le moralisme des populistes, en France lutte de M. Thorez contre l'humanisme de Léon Blum, etc. La lutte contre l'*évolutionnisme*, en revanche, n'a pas donné lieu à des œuvres philosophiques : elle est restée une lutte pratique d'ordre politique et elle s'est jouée sur des problèmes politiques (conception de la révolution, des formes d'organisation de la lutte des classes, de la ligne politique sur la guerre de 14, sur les problèmes de stratégie et de tactique). Lénine est l'incomparable représentant de cette lutte pratique contre l'évolutionnisme.

On sait en général assez bien, du moins dans le principe, pourquoi l'*empirisme* est une idéologie et donc pourquoi l'interprétation empiriste du marxisme est une déformation théorique du marxisme. L'empirisme, comme théorie de la connaissance, néglige ou sous-estime le rôle des éléments proprement théoriques qui interviennent dans toute connaissance, même dans une connaissance « empirique[g] ». L'empirisme ne tient pas compte de la spécificité et de la nature de la pratique productrice de connaissances : la pratique théorique. Il réduit la pratique théorique à d'autres formes de pratique. Il parle de la pratique en général, sans distinguer les niveaux et les différences spécifiques existants entre les différentes pratiques : pratique économique, pratique politique, pratique idéologique, pratique scientifique et philosophique. C'est pourquoi il se fait à la fois une idée fausse de la théorie, et une idée fausse de la pratique : sa conséquence pratique c'est le practicisme ou le pragmatisme, si nettement condamnés par Lénine.

Une des formes les plus dangereuses de l'empirisme est aujourd'hui *l'historicisme*, c'est-à-dire l'idée que l'on peut connaître la nature de l'histoire directement, immédiatement, sans produire les concepts théoriques indispensables à sa connaissance : une

[g] Sur ce point : *Lire le Capital*, II, pp. 41–47 et « Sur le travail théorique. [Difficultés et ressources] », *La Pensée*, n° 132 [avril 1967, pp. 3–22].

interprétation historiciste du marxisme (sensible par exemple dans certains textes de Gramsci) consiste à dire que Marx a seulement « historicisé » les résultats de l'économie politique classique, a seulement introduit le « devenir » ou la « dialectique » dans les catégories philosophiques anciennes, etc. L'historicisme néglige ce fait théorique fondamental : la découverte par Marx de concepts théoriques absolument nouveaux pour penser la réalité de ce que nous appelons et de ce que nous vivons sous le terme d'histoire.

L'*humanisme théorique*, ou l'interprétation idéaliste-morale des fondements théoriques de la doctrine marxiste, mérite une définition précise. Cette[11] interprétation consiste à substituer aux catégories philosophiques et aux concepts scientifiques servant[12] effectivement de fondement théorique au marxisme, des notions *idéologiques*. La *science* marxiste de l'histoire a pour fondement théorique le système des concepts de mode de production, d'infrastructure (forces productives et rapports de production), de superstructures (juridico-politique et idéologique), de classe sociale, de lutte de classe, etc. L'humanisme théorique substitue à ces concepts scientifiques, qui constituent le fondement théorique de la science de l'histoire, des notions idéologiques : l'homme, l'aliénation, la désaliénation de l'homme, la réappropriation par l'homme de son essence générique, « l'homme total[13] », etc. Dans la *philosophie* marxiste, les concepts théoriques de base sont les concepts de matérialisme et de dialectique, la distinction entre l'être et la pensée, entre l'objet réel et l'objet de pensée, le primat de la pratique, etc., etc. L'humanisme théorique substitue à ces concepts les notions idéologiques de sujet et objet, de conscience, d'activité, d'acte, de création, etc.

Bien entendu, l'humanisme théorique retrouve, *après* cette substitution, des concepts classiques du marxisme ; mais comme il les interprète en fonction de ces notions idéologiques qui tiennent lieu de fondement théorique, le sens de ces concepts en est faussé. Par exemple le concept de « rapports sociaux » (rapports de production, rapports politiques, rapports idéologiques) est réduit, par l'humanisme théorique, au sens des « rapports humains » ou « rapports subjectifs ». Par exemple le concept de « pratique » est assimilé à la notion d'activité, ou d'acte d'un sujet, etc. L'humanisme théorique déforme ainsi, plus ou moins, selon les cas, mais toujours, les concepts de la théorie marxiste.

Même lorsque cette interprétation prend ses distances par rapport à l'humanisme « bourgeois », même lorsqu'elle déclare[14] que l'essence de l'homme a été conçue par Marx d'une manière nouvelle (pratique, sociale et historique), elle reste prisonnière de l'idéologie morale. Le concept d'essence humaine, d'homme, a été dénoncé dès *L'Idéologie allemande*, en termes sans aucune équivoque, comme idéologique et religieux. Ce concept est totalement absent du système théorique de base du matérialisme historique et du matérialisme dialectique. La science de l'histoire et la philosophie marxiste sont fondées sur de tout autres concepts, qui n'ont rien à voir avec le concept idéologique d'homme.

Cela ne veut pas dire que les communistes n'aient pas d'« idéal », politique et moral. En luttant pour l'instauration du mode de production socialiste, les communistes luttent pour l'abolition de l'exploitation de la classe ouvrière et de ses effets. Ils luttent à long

terme pour l'instauration du mode de production communiste, c'est-à-dire pour la suppression de toutes les classes, et pour la « libération de tous les hommes ». Leur idéal est inséparable de leur lutte ; mais leur lutte, leur idéal est fondé dans la nécessité historique, nécessité de la révolution, nécessité de l'instauration du mode de production socialiste, etc. Or, cette nécessité de l'histoire n'est pas *intelligible* en fonction des notions qui expriment l'idéal politique et moral des communistes. Cela signifie très précisément que les notions de « libération de tous les hommes », de « liberté » et « d'homme » sont des notions idéologiques, mais ne sont pas les concepts théoriques de base de la théorie marxiste (science et philosophie).

Refuser une interprétation du marxisme comme humanisme théorique ne veut pas dire non plus que les problèmes de « l'individualité » ou de la « subjectivité » ne relèvent pas de la théorie marxiste, ou sont des problèmes imaginaires. Dans la mesure où ils sont des problèmes relevant de la théorie marxiste, ils sont soumis aux concepts (scientifiques) et aux catégories (philosophiques) de la théorie marxiste. Ce sont eux qui sont soumis à la théorie marxiste : ce n'est pas la théorie marxiste qui leur est soumise. Cela signifie simplement que les concepts d'individualité, ou de subjectivité, personne, etc., et à plus forte raison les notions d'homme, de sujet moral, de « travail créateur », de création, de liberté, de liberté créatrice[15], « création de l'homme par l'homme », etc., ne sont à aucun titre les concepts théoriques sur lesquels repose la théorie marxiste. Quand on les présente comme la base théorique du marxisme, on retombe inévitablement dans une idéologie morale ou religieuse petite-bourgeoise, antérieure et étrangère au marxisme : dans l'idéologie même avec laquelle Marx a dû rompre, à partir du « règlement de comptes » de *L'Idéologie allemande*, pour fonder sa théorie.

L'interprétation *évolutionniste* du marxisme est moins connue : elle n'en est pas moins grave[16]. Elle consiste au fond à appliquer à Marx les schémas finalistes, téléologiques, soit de la dialectique hégélienne, soit de la biologie darwinienne, ou de la « philosophie » spencérienne, etc. On en trouve un exemple dans l'interprétation de la philosophie marxiste par Plekhanov, et dans l'interprétation mécaniste, économiste et fataliste du matérialisme historique par certains théoriciens et dirigeants de la IIe Internationale. L'évolutionnisme « marxiste » considère par exemple qu'il y a un ordre nécessaire et immuable de succession des modes de production : on en trouve la trace dans la célèbre énumération de Staline, qui figure dans la brochure *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*. L'évolutionnisme considère, comme l'idéalisme hégélien et toutes les philosophies de l'histoire (qui sont en cela religieuses) qu'il existe un « sens » de l'histoire, conçu comme une *finalité* gouvernant l'histoire : on en trouve la trace dans des formules qui assimilent pratiquement la nécessité historique à la fatalité, qui parlent de la « victoire *inévitable* » du socialisme, etc.

L'évolutionnisme « marxiste » est incapable de rendre compte théoriquement de la possibilité et de la nécessité de l'action politique des partis communistes, de la possibilité des échecs du mouvement ouvrier, et même de certains de ses succès, lorsqu'ils sont

inattendus et paradoxaux, lorsqu'ils ne se conforment pas à ses schémas mécanistes, à l'ordre immuable des modes de production (par exemple, la révolution cubaine, les possibilités révolutionnaires dans les pays « attardés »). L'évolutionnisme encourage les illusions technicistes et économistes et la passivité politique, il sous-estime systématiquement les possibilités de réaction de l'adversaire, il sous-estime le rôle de la lutte des classes, de la politique, de l'idéologie et de la philosophie dans la lutte des classes. Quand il passe massivement dans la pratique, il aboutit à des catastrophes historiques, dont il ne tire d'ailleurs aucune « leçon » (« la faillite de la IIe Internationale »). La pratique politique de Lénine représente une lutte exemplaire contre l'évolutionnisme « marxiste ». Mais la lutte contre l'évolutionnisme n'a pas encore été menée au grand jour dans la théorie. Or, il est évident que cette lutte dans la théorie ne peut être menée, tant que le problème des rapports théoriques entre Marx et Hegel n'a pas été définitivement éclairci et réglé.

Je disais que ces déformations idéologiques du marxisme s'expliquent aussi pour une raison d'ordre *théorique*. Du point de vue théorique, en effet, ce qui a longtemps exposé l'interprétation du marxisme à l'influence de l'empirisme, de l'évolutionnisme, ou de l'idéalisme « humaniste », à l'intérieur même du mouvement ouvrier, *c'est le caractère sans précédent de la révolution théorique accomplie par Marx.*

Si Marx lui-même s'est heurté à de grandes difficultés théoriques pour définir les catégories *philosophiques* requises par sa découverte *scientifique*, s'il a dû s'appuyer sur les catégories philosophiques existantes, en l'espèce celles de Hegel, il n'est pas étonnant qu'à plus forte raison des militants marxistes, et même d'excellents théoriciens, se soient trouvés dans la même condition, que dis-je, dans une condition encore plus difficile. S'ils ont souvent donné une interprétation du marxisme entachée d'empirisme et d'évolutionnisme, et aujourd'hui d'idéalisme humaniste, c'est *aussi* parce qu'il fallait bien une philosophie à la science marxiste, et que la philosophie marxiste n'avait pas encore la force théorique de régler leur compte aux philosophies idéologiques dominantes, et de s'imposer sur le plan théorique par sa rigueur et sa systématicité.

Aujourd'hui, nous pouvons considérer tous ces effets avec assez de recul pour en comprendre les causes, et en mesurer les conséquences.

Aujourd'hui[17], nous pouvons et devons dire : ce ne sont pas seulement ses adversaires avérés, les idéologues bourgeois[18], qui déclarent à haute voix que la théorie marxiste (science et philosophie)[19] n'a rien apporté de nouveau, ou bien est « dépassée[20] ». Ce sont aussi ses propres partisans lorsqu'ils lisent les textes de Marx, et lorsqu'ils « interprètent » la théorie marxiste à travers les grandes évidences établies, celles des philosophies idéologiques régnantes[21].

Pour ne prendre que trois exemples[22], les marxistes qui lisent, et interprètent spontanément, sans difficultés, scrupules, ni hésitation, la théorie marxiste dans les schémas de l'empirisme[23], de l'évolutionnisme ou de l'« humanisme », ces marxistes *déclarent en fait que Marx n'a rien apporté de nouveau* dans la philosophie[24] et par contrecoup

dans la science[25]. Ces marxistes réduisent la prodigieuse nouveauté philosophique de la pensée de Marx à des formes de pensée existantes, courantes, « évidentes », c'est-à-dire aux formes de l'idéologie philosophique dominante[26]. Pour bien percevoir et bien concevoir la nouveauté révolutionnaire de la philosophie marxiste et de ses conséquences scientifiques, il faut résister lucidement à cette réduction idéologique, combattre l'idéologie philosophique bourgeoise[27] qui la soutient, et énoncer ce qui distingue en propre la pensée de Marx, ce qui en fait une pensée révolutionnaire non seulement dans la pratique politique[28], mais *aussi dans la théorie*.

C'est là que réside la difficulté dernière. Car il n'est pas facile de se détacher des « évidences » d'idéologies théoriques comme l'empirisme[29], l'évolutionnisme ou « l'humanisme », qui dominent depuis 200 ans toute la pensée occidentale. Il n'est pas facile de dire que Marx n'était pas empiriste[30], que Marx n'était pas hégélien (l'hégélianisme est l'évolutionnisme du « riche[31] ») ou évolutionniste, que Marx n'est pas théoriquement « humaniste » ; il n'est pas facile de montrer positivement en quoi Marx, parce qu'il n'est ni hégélien, ni évolutionniste[32], « humaniste », *est tout autre chose*, qu'il faut alors définir. Et quand on essaie de le montrer, il n'est pas facile de le faire comprendre et admettre, car les « résistances » sont extrêmement fortes[33].

La théorie marxiste, parce que *théoriquement révolutionnaire*[34], comporte inévitablement cette difficulté de fond. À moins de céder aux fausses « évidences », aux idéologies théoriques dominantes (que ce soit l'empirisme[35], l'évolutionnisme ou l'humanisme, ou d'autres formes de l'idéalisme), et donc de trahir le plus précieux de la pensée de Marx, à savoir ce qu'elle a de théoriquement révolutionnaire, nous devons affronter cette difficulté, et lutter contre les idéologies qui ne cessent de menacer la pensée marxiste pour l'étouffer, la réduire et la détruire. Ce n'est pas une difficulté imaginaire, c'est une difficulté objective historique, aussi réelle en son genre que les difficultés de la pratique révolutionnaire. Le monde ne change pas facilement de « base », ni la structure de la société, ni le système de la pensée[36].

Nous savons qu'il faut d'abord une révolution pour que la structure de la société « change de base[37] ». Mais après la révolution, il faut encore une lutte extrêmement longue et dure, dans la politique et l'idéologique, pour établir, consolider et faire triompher la nouvelle société. Il en va de même pour le système de la pensée[38]. Après une révolution théorique, il faut encore une lutte extrêmement longue et dure dans le théorique et l'idéologique pour établir, faire reconnaître et triompher la nouvelle pensée, surtout s'il s'agit d'une pensée qui fonde une nouvelle science et une nouvelle philosophie, servant de base à une nouvelle idéologie[h] et une nouvelle pratique politique[39]. Avant que cette

[h] La théorie scientifique du marxisme (science de l'histoire, philosophie) n'est pas une idéologie. Une idéologie est une représentation *faussée* de la réalité : elle est *nécessairement* faussée parce qu'elle est non une représentation objective, mais une représentation *subjective* de la réalité, disons, pour être bref, une représentation sociale (de classe) de la réalité. La science, au contraire, n'existe qu'à la condition de lutter contre toutes les formes de subjectivité, y compris la subjectivité de classe (voir la lutte de Lénine contre l'idéologie « spontanée » du prolétariat) : la science est objective. La science donne une connaissance de la

longue lutte ne l'emporte, la révolution dans la société comme la révolution dans la pensée court un très grand risque : *celui d'être étouffées sous l'ancien monde, et de retomber, directement ou indirectement, sous sa loi* [40].

On comprendra pourquoi, aujourd'hui encore, il faille un véritable effort pour se représenter vraiment, contre les anciennes idéologies qui tendent constamment à la soumettre à leur propre loi, c'est-à-dire à l'étouffer et à la détruire, la révolution théorique que Marx a réalisée dans la science et dans la philosophie.

La défense de la théorie marxiste incombe en dernier ressort à la *philosophie* marxiste. Cette défense est à la fois une lutte idéologique et une lutte théorique contre les tendances idéologiques bourgeoises, à l'extérieur du marxisme et à l'intérieur du marxisme. Pour que cette lutte théorique triomphe, il ne suffit pas de dénoncer et de critiquer les idéologies adverses et les formes idéologiques qui exercent leur influence sur le marxisme. Il faut aussi, et c'est la condition absolue de la victoire théorique, faire de la théorie marxiste une *forteresse inexpugnable*.

Si nous disposons d'une forteresse théorique inexpugnable, c'est-à-dire d'une théorie rigoureuse, exacte, systématique, et en pleine vie, nous possédons une puissante force de démonstration scientifique positive, capable de balayer les arguments et les concepts fallacieux des idéologies en imposant l'évidence de la vérité. Nous pouvons alors sortir et attaquer nos adversaires sur le terrain de notre choix, avec nos propres armes. La *lutte idéologique* est alors l'effet naturel de la force théorique. Nous pouvons alors définir une

---

réalité indépendante des « intérêts » subjectifs de classe. L'idéologie au contraire donne une représentation de la réalité qui n'est pas au sens strict une connaissance, parce qu'elle est soumise à des intérêts de classe.

Pourtant, nous avons le droit de dire que le marxisme a « produit une nouvelle idéologie » dans la classe ouvrière, et que cette idéologie, tout en restant idéologique par sa *forme* (elle n'a pas la forme d'une science), devient de plus en plus scientifique par son *contenu*. Nous avons le droit de parler d'une *idéologie* de caractère scientifique, ou, pour être bref, d'une *idéologie scientifique*.

Mais cette nouvelle idéologie est une *transformation* de l'ancienne idéologie de la classe ouvrière. Cette transformation fait passer l'idéologie (morale, politique, philosophique) de la classe ouvrière à un contenu nouveau, de plus en plus scientifique, car de plus en plus pénétré des principes scientifiques du marxisme, ou, du moins, des résultats de la science marxiste, et de la philosophie marxiste.

Cette transformation est possible car la théorie marxiste, qui est objective, donne à la classe ouvrière la connaissance scientifique de ses *intérêts*, et des moyens de les réaliser : c'est son caractère scientifique, objectif, qui permet à la théorie marxiste de « servir » les intérêts de la classe ouvrière, sans être faussée par la représentation subjective de ces intérêts de classe. C'est donc l'objectivité scientifique de la théorie marxiste qui produit ce résultat, *tout à fait nouveau dans l'histoire* : l'apparition d'une idéologie transformée dans son *contenu*, d'une idéologie de plus en plus *scientifique*.

Mais l'idéologie de la classe ouvrière, bien que transformée dans son contenu dans un sens scientifique, n'en reste pas moins une idéologie dans sa *forme* : par exemple l'idéologie morale, l'idéologie politique et philosophique prolétariennes subsistent dans la forme de l'idéologie.

C'est que l'idéologie possède une *forme propre*, qui relève de la fonction sociale de l'idéologie, du fait qu'elle constitue un niveau de la superstructure de toute société. La *forme* de l'idéologie subsiste donc nécessairement comme niveau constitutif de la société ; la forme de l'idéologie reflète précisément cette fonction sociale de l'idéologie qui la distingue de la science. C'est pourquoi, tout en devenant de plus en plus scientifique, l'idéologie prolétarienne, ou l'idéologie d'une société socialiste, ne peuvent jamais se confondre avec la science. C'est pourquoi, si on donne à ces concepts leur sens rigoureux, on ne peut dire que la théorie marxiste comme science est une « *idéologie scientifique* ». La science marxiste repose non sur une « idéologie scientifique », comme on le dit trop souvent, mais, comme toute science, sur une *théorie scientifique*.

stratégie théorique et idéologique, et remporter la victoire sur l'adversaire. Nous ne sommes plus exposés aux initiatives de l'adversaire, obligés de le « suivre sur son terrain », réduits à la seule « polémique ». C'est nous qui possédons l'initiative idéologique parce que nous possédons la force théorique.

Qu'on m'entende bien : le mot « forteresse » est une *image*. Il ne s'agit pas de *s'enfermer* dans une place forte : ce serait du dogmatisme[41]. La force de la philosophie marxiste consiste à résoudre avec rigueur ses problèmes et à donner à ses solutions la force d'une démonstration scientifique, c'est-à-dire irréfutable. Elle consiste donc à rectifier les concepts inadéquats, à préciser les concepts encore flous, et à produire de nouveaux concepts, là où ils manquent, pour explorer et conquérir les domaines qui lui appartiennent de droit. Elle consiste à donner au système de ses concepts une rigueur capable de s'exprimer dans ce que Marx appelle un « ordre d'exposition » comparable à celui du *Capital* : l'ordre irréfutable d'une *démonstration scientifique*.

Pour donner un simple aperçu des problèmes fondamentaux que la philosophie marxiste doit explorer de toute urgence, je citerai : le problème de la spécificité de la philosophie au regard de la science ; le problème de la nature de la théorie ; le problème de la pratique et de la spécificité des différentes pratiques (économique, politique, théorique) ; le problème de la spécificité de la dialectique marxiste dans sa différence d'avec la dialectique hégélienne ; le problème de la conception marxiste de la « causalité » ; le problème de la nature de l'idéologie, etc., etc. II faudrait tout un développement pour montrer en quoi chacun de ces thèmes constitue encore un problème à explorer exigeant la production ou la rectification de concepts théoriques. Je ne puis l'entreprendre ici[i]. Mais on pourra juger de l'importance et de l'urgence de ce travail à partir de l'examen rapide d'un seul problème, le *problème de l'union de la théorie et de la pratique*.

Ce problème est central dans la philosophie et la pratique marxiste. Or nous ne disposons pas, à ma connaissance, de théorie systématique et rigoureuse de cette question. Nous disposons seulement d'une orientation générale, consignée dans la thèse classique de la nécessité de l'union de la théorie et de la pratique, et du primat de la pratique. Nous disposons aussi de quelques éléments théoriques concernant la pratique comme « critère de la vérité ». Nous disposons surtout d'une quantité impressionnante de textes politiques de Lénine et des autres grands dirigeants politiques du mouvement ouvrier résumant et réfléchissant de façon critique une énorme expérience pratique, qui nous offre des exemples de réalisation de l'union de la théorie et de la pratique. Tout cela est d'une richesse considérable, mais ne constitue pas encore la théorie de l'union de la théorie et de la pratique.

Une orientation générale juste ne fait pas une théorie, des éléments isolés non plus, les protocoles d'expérience pratique les plus[42] riches du monde non plus. Il faut *penser* ce qui existe « à l'état pratique » dans l'expérience de la pratique scientifique et dans l'expérience

[i] Cf. *Pour Marx* et *Lire le Capital*, où quelques-uns de ces thèmes sont abordés.

de la pratique politique. Pour cela il faut produire les concepts requis par la réalité et les organiser en un système rigoureux et démonstratif. C'est un énorme travail théorique, pour lequel le travail que Marx a fourni pour produire les nouveaux concepts et le système théorique du *Capital* peut nous servir d'exemple et de moyen. Tant que nous ne serons pas parvenus à traiter ce problème philosophique fondamental avec une rigueur comparable à celle du *Capital*, nous ne disposerons pas, au sens strict, d'une véritable théorie philosophique du problème de l'union de la théorie et de la pratique.

On a vu pourtant, dans les premières pages de cet article, quelle importance la *juste* conception de ce problème revêt non seulement pour la théorie marxiste, mais aussi pour la pratique des Partis révolutionnaires. On peut dire en revanche, qu'une fois élaborée cette théorie, nous posséderons une force théorique décuplée pour lutter contre l'idéologie bourgeoise (tâche stratégique N° 1 de la philosophie marxiste) et pour élaborer de manière rigoureuse et féconde les problèmes théoriques et pratiques qui relèvent du matérialisme historique.

Je me résume. La *tâche stratégique N° 1* de la philosophie marxiste consiste à devenir au sens fort une *théorie véritable*, pour pouvoir lutter victorieusement contre l'idéologie bourgeoise et son influence dans le mouvement ouvrier révolutionnaire. La philosophie marxiste ne peut devenir la « forteresse théorique » inexpugnable qu'elle doit être qu'au prix d'une élaboration théorique approfondie, qui comble le retard que la philosophie a encore sur la science marxiste, et qui lui donne la précision et la rigueur conceptuelles, ainsi que la systématicité théorique qui lui manquent encore. Les philosophes marxistes doivent, de toute urgence, se mettre au travail en se donnant, avant tout autre, ce but précis.

VI
TÂCHE STRATÉGIQUE N° 2 : DÉVELOPPEMENT DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

En accomplissant sa tâche N° 1, la philosophie marxiste se donnera les moyens d'aider à l'accomplissement de la *tâche stratégique* N° 2.

Le plus grand nombre des disciplines scientifiques qui relèvent du matérialisme historique ont en effet aujourd'hui le plus grand besoin du secours de la philosophie marxiste : les disciplines qui s'intitulent « Sciences humaines », mais également la science marxiste de l'histoire dans certaines de ses régions.

1. – Le matérialisme historique.

Là encore, je suis obligé d'être schématique, et, pour me faire comprendre, de me contenter de citer rapidement quelques exemples.

Nous disposons, dans *Le Capital*, d'une théorie du mode de production capitaliste –

mais nous n'avons rien qui soit encore comparable, malgré d'importants travaux[j], pour les autres modes de production, soit précapitalistes, soit socialistes – et pour les phases de transition entre ces modes[k].

En ce qui concerne le mode de production capitaliste lui-même, si nous disposons d'un système conceptuel impressionnant pour penser la réalité de son niveau économique (*Le Capital*), nous ne disposons pas de théorie comparable pour penser la réalité de son niveau politique et de son niveau idéologique.

En ce qui concerne le niveau *politique*, nous disposons certes de thèses générales sur l'État et la lutte de classes, et de leur développement[43], dans les analyses concrètes d'ouvrages historiques ou politiques, et également du trésor de l'expérience de la lutte de classe (par exemple, tous les textes et discours de Lénine), etc. Mais nous n'avons pas de théorie, au sens fort, rigoureuse et développée, ni de la nature des classes sociales, ni de l'État, du pouvoir d'État, de l'appareil d'État, de la bureaucratie, ni des différentes formes que revêt l'État capitaliste ou l'État socialiste, ni de la nature des partis politiques, des alliances de classes du « bloc au pouvoir », de la distinction léniniste d'une classe et de ses représentants, etc.

Cette lacune théorique est encore infiniment plus frappante en ce qui concerne la nature des *idéologies* : du rapport entre le niveau idéologique d'une part, et les niveaux économique et politique, d'autre part ; de la différence entre l'idéologie et la science, de la double détermination, sociale et théorique, des idéologies, etc., etc. Si nous disposions au moins d'une théorie du politique (superstructure juridico-politique) et de l'idéologie pour le mode de production capitaliste, nous pourrions en étendre (en les transformant selon leur objet) les concepts aux autres modes de production, et nous disposerions alors d'une théorie du politique et de l'idéologique propres à ces modes. Mais nous en sommes bien loin, et cette lacune n'a pas que des effets théoriques, elle a aussi des conséquences politiques.

Les historiens, qui travaillent sur le passé (formations sociales esclavagistes, féodales, etc.), ou les ethnographes et ethnologues qui travaillent aujourd'hui sur des formations sociales primitives, subissent dans leur propre travail les effets de cette insuffisance théorique : ils les rencontrent sous la forme de difficultés concernant la nature et le rôle des « institutions » et des idéologies de ces formations sociales et la détermination de l'élément dominant dans la dialectique de leur histoire ou de leur « non-histoire ».

Les hommes politiques et les partis politiques se heurtent, de leur côté, aux conséquences pratiques de cette insuffisance théorique. La solution d'importants

---

[j] Sur les modes de production asiatique, esclavagiste, féodal, d'importants travaux sont, depuis la guerre, en cours en Union soviétique, Tchécoslovaquie, Hongrie, Allemagne démocratique, France, etc.

[k] Sur le problème, politiquement très important, des phases de transition, il existe pourtant des textes remarquables sur les premières phases de transition entre le capitalisme et le socialisme (Lénine et Boukharine). Mais la théorie générale de la transition reste à élaborer. Citons, en France, les travaux de Ch[arles] Bettelheim.

problèmes politiques et idéologiques de la construction du socialisme et du passage au communisme dépendent en fait des connaissances théoriques disponibles sur la nature de l'État de la dictature du prolétariat et de l'idéologie d'une formation sociale socialiste. Or, justement, nous n'avons pas à proprement parler de théorie, au sens fort, du politique et de l'idéologique du mode de production socialiste, et des phases de transition conduisant du capitalisme au socialisme.

Cela est encore plus frappant en ce qui concerne le passage au socialisme de formations sociales pré-capitalistes. Si nous disposions d'une théorie du politique et de l'idéologique des modes de production pré-capitalistes, il serait plus facile de poser le problème de la nature de l'État, du Parti politique et des formes d'action politiques propre à assurer ce passage.

Et pour citer un dernier exemple, encore brûlant, c'est sans aucun doute au manque d'une théorie de la superstructure juridico-politique et idéologique que nous devons d'en rester, sur le phénomène du « culte de la personnalité », qui s'est produit dans la superstructure d'une formation sociale dans une phase de la dictature du prolétariat, à des thèses qui sont beaucoup plus descriptives que théoriques. Ces thèses risquent, pour cette raison, d'entraver la solution des problèmes en cause. On peut s'en rendre compte à un simple indice entre dix : parmi les nombreux travaux de la sociologie concrète soviétique, on ne trouve pratiquement pas de recherches consacrées à la sociologie des rapports sociaux politiques et idéologiques[l] [44].

À un niveau encore plus abstrait, et bien que *Le Capital* nous donne tout ce qu'il faut pour la construire, nous ne disposons pas, aussi invraisemblable que cela paraisse, de théorie générale vraiment satisfaisante du mode de production. Je ne signalerai à cet égard qu'un seul point, qui a de grandes conséquences du point de vue pratique : il concerne le concept de *forces productives*. Nous disposons bien de ce concept général, mais comme l'indique d'ailleurs sa formulation (le pluriel de « forces »), il désigne le plus souvent une simple énumération empirique : ressources énergétiques et matérielles, instruments de production, force de travail, et « expérience technique » de la force de travail. C'était la définition donnée par Staline, et à ma connaissance, elle n'a pas été modifiée. Pourtant une énumération empirique ne constitue pas un concept, même si la formulation actuelle de « forces productives » désigne bien une réalité particulière, en la distinguant d'une autre réalité, les rapports de production. Pour posséder vraiment le concept de forces productives, il faut quelque chose de plus : il faut découvrir et énoncer les rapports spécifiques qui, pour chaque mode de production, et pour chacune de ses phases, organisent les éléments empiriques décrits dans l'énumération en unités organiques spécifiques et originales[m]. Il est évident en effet que si, pour définir les forces productives, on en reste à la simple énumération quantitative de leurs éléments, on a toutes les chances

[l] Cf. *La Sociologie en U.R.S.S. : Rapports des membres de la délégation soviétique au Congrès d'Évian* ([Moscou: Éditions du progrès,] 1966), particulièrement l'intervention de [Gennadii Vasilevich] Ossipov[, « Buts et bilan des recherches sociologiques en U.R.S.S. », in *ibid.*, pp. 236–251].

[m] Sur ce point, voir l'importante contribution de Balibar dans *Lire le Capital*, II, pp. 223 et *sq*.

de mettre l'accent, sans discrimination, sur l'élément technique, et de tomber, comme le fit la IIe Internationale, dans l'économisme ou dans ses variantes technicistes contemporaines.

Si au contraire, on fait apparaître les rapports organiques qui relient ces éléments en des unités originales, selon les modes de production et chacune de leurs phases, on s'aperçoit que, selon les modes de production et leurs phases, l'élément dominant peut se déplacer. C'est tantôt la technique au sens étroit (les instruments de production), tantôt l'organisation du travail (les formes de la coopération), tantôt le niveau technique de la main-d'œuvre, qui représentent l'élément dominant dans les unités originales spécifiques constituant l'essence des forces productives données. Ces distinctions sont évidemment importantes, car elles commandent le type d'intervention indispensable, selon les cas, pour faire progresser les forces productives : selon qu'il s'agit d'intervenir sur tel ou tel élément constitutif des forces productives, parce qu'il en est le « maillon décisif » dans la conjoncture, il faut mettre l'accent tantôt sur l'économique, ou tel de ses aspects, tantôt sur le politique et tantôt sur l'idéologique.

Plus profondément encore, nous ne disposons pas de théorie au sens fort de la « *détermination en dernière instance par l'économie* », ni du type de causalité spécifique qui régit les modalités de cette détermination, et qui est donc l'articulation des différents niveaux d'un mode de production (économique, politique, idéologique). Nous ne disposons pas d'une théorie au sens fort qui traite du *déplacement* de la domination entre les différents niveaux, à l'intérieur de la détermination en dernière instance par l'économie. Nous ne disposons pas d'une théorie qui rende compte des *variations de la conjoncture*, alors que la pratique politique quotidienne des partis communistes tient le plus grand compte de ces variations, et que les textes politiques de Lénine, pour ne citer que lui, ne cessent d'invoquer les déplacements de la domination comme constituant le propre de la conjoncture[n 45].

Bien entendu, l'élaboration théorique de toutes ces questions ne relève pas de la seule philosophie marxiste, ni donc des seuls philosophes. Elle relève avant tout des théoriciens qui travaillent dans le domaine du matérialisme historique : théoriciens de l'économie, de la politique, des spécialistes des idéologies, des historiens, etc., etc. Pourtant le travail de ces théoriciens a besoin, aujourd'hui tout particulièrement, du secours de la philosophie marxiste. Je ne prendrai ici encore qu'un seul exemple.

À mon sens, ce n'est pas un hasard, ni même un fait justiciable de seules causes historiques, si nous ne possédons pas encore une véritable théorie, au sens strict, des *classes sociales*, du *politique*, et de l'*idéologique*. Cette lacune a aussi des raisons *théoriques*, très précisément des raisons philosophiques.

Revenons à ce qui a été dit plus haut du retard de la philosophie sur la science dans le

[n] Cette théorie de la conjoncture, du déplacement de la domination entre les niveaux, etc., concerne directement la théorie de la dialectique. La formulation la plus remarquable dont nous disposons figure dans le texte de Mao Tsé-Tung : « De la contradiction ».

cas (qui est celui de Marx) d'une science ouvrant un « continent » nouveau à la connaissance. Le « besoin » de philosophie ressenti par la science nouvelle à la phase ultérieure de son développement n'est pas seulement en rapport avec les attaques ou les déviations idéologiques philosophiques qui la menacent. C'est en même temps aussi, fondamentalement, un besoin intérieur que la science éprouve, pour franchir des limites théoriques auxquelles elle se heurte dans son propre travail et son propre domaine. Or, certaines de ces limites théoriques dépendent en dernier ressort des *catégories philosophiques* sous lesquelles la science doit penser ses objets nouveaux. Un moment vient en effet, où, dans le progrès d'une science, certaines catégories philosophiques anciennes constituent objectivement une entrave théorique à la solution des nouveaux problèmes. C'est cet obstacle, proprement philosophique, qui empêche alors la science de se développer, en l'empêchant de résoudre certains problèmes scientifiques précis. Je suis convaincu que c'est depuis longtemps le cas de la théorie des classes sociales, de la théorie du politique et de la théorie de l'idéologique.

Pour penser la nature d'une classe sociale, il est en effet indispensable de faire intervenir *conjointement* la détermination de la base économique, la détermination de la superstructure juridico-politique, et la détermination de la superstructure idéologique. Il est également indispensable de faire intervenir le « jeu » intérieur à cette détermination conjointe, pour rendre compte des déplacements possibles de la domination entre ces différentes déterminations[o].

Pour penser à la fois la conjonction de plusieurs déterminations différentes, et les variations de leur domination, il est clair que la catégorie philosophique classique de la causalité, et même la catégorie de « causalité réciproque » entre la cause et l'effet, ou la catégorie de « résultante des forces » sont inadéquates. Elles[46] peuvent bien permettre de « décrire » les phénomènes, mais elles ne permettent pas d'en penser le mécanisme. Sur ce point très précis, on peut dire que le concept classique de la causalité, même « améliorée » par les concepts de la causalité réciproque et les concepts cybernétiques, constitue aujourd'hui encore un obstacle philosophique à la solution d'un problème scientifique. C'est la raison pour laquelle la théorie des classes sociales, de la lutte des classes, etc., se trouve actuellement bloquée[p].

---

[o] Les analyses historiques de Marx (*18 Brumaire*) et de Lénine (ses grands textes politiques) montrent à l'évidence le « jeu » qui permet des déplacements. On peut dire qu'en dernière instance une classe sociale est déterminée par les rapports de production – mais elle est aussi, et en même temps, déterminée par la structure du politique et de l'idéologique. Elle peut posséder ou ne pas posséder une organisation politique propre ; avoir pour « représentants » politiques les hommes politiques d'une autre classe (par exemple : Napoléon II et les paysans parcellaires), donc être présente en personne ou absente en personne de la lutte de classes politiques ; avoir ou ne pas avoir d'idéologie propre, etc. Il faut rendre théoriquement compte de toutes ces variations possibles. La distinction de la « classe en soi » et de la « classe pour soi », qu'on trouve dans *Misère de la Philosophie* (1847), désigne bien un certain aspect de ce problème ; elle n'en est pas encore la théorie.

[p] Le blocage de la théorie ne provoque pas toujours le blocage de la pratique politique. Nous avons vu que la pratique politique peut, dans certains cas, se trouver en avance sur la théorie. En revanche il est des cas où le blocage de la théorie peut également bloquer ou entraver la pratique politique. La théorie de la

Pour lever cet obstacle, il faut tenter de produire une nouvelle catégorie philosophique, rendant compte de la spécificité d'une réalité dialectique identifiée par la science marxiste : la conjonction de déterminations différentes sur un même objet, et les variations de la dominante entre les déterminations au sein même de leur conjonction.

J'ai pour mon compte tenté de bien reconnaître l'existence de ce problème, et de proposer une esquisse de solution théorique, en avançant deux catégories philosophiques nouvelles : la « *causalité structurale* » et la « *surdétermination* ». Je ne puis entrer dans le détail de leur analyse dans le cadre de cet article[q]. J'indique seulement la raison d'être générale de chacune de ces catégories.

La « *causalité structurale* » est destinée à attirer l'attention sur le fait que la catégorie philosophique classique de causalité (soit la causalité linéaire cartésienne, soit la causalité « expressive » leibnizienne et hégélienne) est insuffisante pour penser les analyses scientifiques du *Capital*, et qu'il faut la remplacer par une catégorie nouvelle. Pour donner une idée de cette nouveauté, on peut dire que dans la causalité structurale on retrouve quelque chose qui ressemble au problème (souvent invoqué par les biologistes) de la causalité du « tout sur les parties » : à cette différence que le « tout » marxiste n'est pas un « tout » biologique, organique, mais une structure complexe comportant elle-même des niveaux structurés (infrastructure, superstructure). La causalité structurale désigne cette causalité très particulière d'une structure sur ses éléments, ou d'une structure sur une autre structure, ou de la structure d'ensemble sur ses niveaux structurels.

Quant à la « *surdétermination* », elle désigne un des effets particuliers de la causalité structurale, très précisément ce dont il vient d'être question à propos de la théorie des classes sociales : la conjonction de déterminations différentes sur un même objet, et les variations de la domination entre les déterminations au sein même de leur conjonction. Pour reprendre l'exemple des classes sociales, on dira qu'elles sont surdéterminées, puisque pour comprendre leur nature il faut faire intervenir la causalité structurale des trois « niveaux » de la société, l'économique, le politique, et l'idéologique – causalité structurale s'exerçant sous la forme d'une conjonction de ces trois déterminations structurales sur un même objet, et dans la variation de l'élément dominant au sein de cette conjonction.

Je ne prétends pas que ces formulations (causalité structurale, surdétermination) soient satisfaisantes. Il faut les mettre à l'épreuve, les développer ou les rectifier. Je prétends seulement qu'elles représentent la reconnaissance de l'existence d'un problème philosophique incontestable, et stratégiquement décisif pour lever l'obstacle proprement philosophique, sur lequel butte aujourd'hui toute théorie véritable des classes sociales, de la lutte des classes, du politique et de l'idéologique.

La théorie de la nature de *l'idéologique* présente en outre une difficulté philosophique particulière, qui a, en fait, empêché, jusqu'ici, son élaboration. Il ne suffit pas en effet de

possibilité de ces variations reste à élaborer.

[q] Cf. *Pour Marx*, pp. 87–116 et 206–224 ; *Lire le Capital*, I, pp. 33*sq.* ; II, pp. 161–177.

dire que l'idéologie est elle aussi soumise à la « causalité structurale » pour rendre compte de sa spécificité. Il ne suffit pas non plus de dire que l'idéologie présente le cas d'une conjonction de deux déterminations différentes : une détermination qui relève de la connaissance (ce qui donne à l'idéologique une valeur représentative) et une détermination qui relève de la division de la société en classes (qui explique que cette représentation soit faussée). Il faut également rendre compte de cette réalité qu'est une « représentation faussée », c'est-à-dire de cette unité paradoxale d'un discours qui énonce le faux tout en prétendant énoncer le vrai. Il ne suffit pas d'invoquer le vieux concept philosophique d'erreur : il ne fait que désigner la difficulté, sans poser ni résoudre le problème. Il ne suffit pas non plus de dire que cette duplicité du discours idéologique est un cas particulier de « surdétermination », il faut encore rendre compte du fait que cette surdétermination est celle « du vrai » et « du faux », parce qu'elle existe dans cet objet spécifique qu'est un *discours*.

Pour lever l'obstacle théorique qui bloque actuellement toute théorie de l'idéologie, on voit donc qu'il faut faire intervenir non seulement les concepts philosophiques nouveaux de « causalité structurale » et de « surdétermination », mais aussi ce que nous pouvons appeler la *théorie des discours*, qui a besoin des apports de la linguistique structurale pour se constituer. Or cette théorie des discours est encore à naître, et elle ne peut être élaborée sans le secours de la philosophie. Là non plus je ne prétends pas apporter des résultats, qui sont encore loin d'être en vue, je prétends seulement poser un problème réel et important. Dans la mesure où la solution de ce problème concerne la science marxiste du niveau idéologique des modes de production, on voit que toute théorie de l'idéologie exige actuellement l'intervention décisive de la philosophie marxiste.

2. – Les « Sciences Humaines »

Ce qui est vrai des régions théoriques intérieures au matérialisme historique est encore plus vrai des disciplines connues sous la dénomination de « *Sciences humaines*[47] ».

Nous vivons au siècle des « Sciences humaines », qui comportent outre l'histoire et l'économie politique, la sociologie, l'ethnologie, la démographie, la psychologie, la psychosociologie, la linguistique, etc. La plupart de ces disciplines se sont développées en dehors du marxisme, et il saute aux yeux qu'elles sont profondément marquées, dans leur « théorie », leur « méthodologie », leurs « techniques » d'investigation, et en définitive dans leur objet, par l'idéologie bourgeoise.

Tout l'appareillage technique et méthodologique qu'elles mettent en œuvre n'est nullement la preuve de leur caractère scientifique. Nous savons qu'il peut exister des disciplines de haute technicité (utilisant par exemple des méthodes mathématiques) qui sont pourtant des « *sciences* » *sans objet*, ou si l'on préfère, des « sciences » qui ont pour objet un objet tout différent de celui qu'elles proclament. Je ne puis entrer dans le détail de cette démonstration, mais on peut soutenir, par des raisons irréfutables, que dans nombre de leurs secteurs, plusieurs des « Sciences humaines » ne sont pas des sciences, donnant la

connaissance théorique d'un objet réel, mais des *techniques* (très élaborées) *d'adaptation ou de réadaptation sociale*. La psychosociologie presque entière, la plus grande partie des travaux de la sociologie empirique, de l'économie politique contemporaine, et même une grande partie de la psychologie, tombent sous cette catégorie.

On peut se rendre compte pratiquement de l'imposture de ces disciplines « sans objet » en constatant qu'elles sont incapables de donner une définition rigoureuse, précise, et non-équivoque de leur objet, et qu'en pratique elles se disputent et se déchirent entre elles un « objet » pour lequel elles ne peuvent fournir de titres de propriété incontestables. On sait que non seulement les « *problèmes de frontière* » entre économie politique, sociologie, psychosociologie et psychologie sont des problèmes brûlants, mais que les disciplines en question sont incapables de les résoudre. Quand une « science » dispute indéfiniment son « objet » à une ou plusieurs « sciences » voisines, il y a de fortes chances que c'est la nature même de cet « objet », et donc la nature de ces prétendues « sciences » qui sont en question. Bien mieux, à l'intérieur d'une seule et même discipline (par exemple l'économie politique, la sociologie, la psychologie et la psychosociologie), on voit proliférer les disciplines (il y a une bonne douzaine de disciplines en économie politique, en psychologie, etc.) et le « problème des frontières » se repose ainsi à l'intérieur de l'économie politique, de la sociologie, de la psychosociologie, de la psychologie, etc. Ces divisions ne correspondent nullement à une division du travail théorique fondée dans leur objet, mais à des conceptions différentes d'un même « objet ».

On peut montrer que ce désordre et cette anarchie dans des « sciences » dotées souvent d'un impressionnant appareil méthodologique et technique dépend en dernière instance d'une équivoque fondamentale sur la nature prétendument « scientifique » de ces « sciences » (qui ne sont bien souvent que de simples *techniques*) et sur la nature de leur « *objet* » (qui est souvent non pas un objet mais un *objectif* : l'adaptation et la réadaptation sociale).

Cette équivoque fondamentale tient sans doute en partie au fait qu'il s'agit de disciplines encore jeunes, mais elle tient en dernière instance à la domination qu'exercent sur ces sciences non seulement l'idéologie bourgeoise, mais aussi, dans certains cas directement, la politique bourgeoise : c'est l'idéologie bourgeoise qui impose à ces sciences les catégories idéologiques faussées dans lesquelles elles pensent définir leur « objet », et qui leur fait ainsi rater les objets réels. C'est en définitive l'idéologie et la politique bourgeoises qui leur imposent les *objectifs*, que ces « sciences », dépendantes de la bourgeoisie, prennent alors « spontanément » pour leurs « *objets* ».

Cette situation est extrêmement grave non seulement pour les marxistes, mais aussi pour tous les chercheurs et techniciens qui travaillent dans le domaine des « Sciences humaines » existantes. Nombreux sont les chercheurs des « sciences humaines » qui ressentent le malaise d'une situation théorique et pratique dont ils subissent, jusque dans leur activité professionnelle, les conséquences déplorables. Ils éprouvent plus ou moins confusément le besoin d'une clarification théorique, qui les libère des contradictions et

des servitudes dans lesquelles ils vivent et travaillent.

Mais le plus grand danger, dans la situation actuelle, est que les marxistes eux-mêmes cèdent aux prestiges apparents de ces « Sciences » et se soumettent à elles, dans l'espoir d'en tirer des connaissances dont ils ont effectivement besoin. À un certain nombre d'exceptions près, on peut formuler la conclusion suivante : *se soumettre aujourd'hui aux « Sciences Humaines » existantes, sans critiquer radicalement leurs théories, leurs méthodes, leurs techniques, et en définitive leur « objet », c'est en fait se soumettre à l'une des formes les plus dangereuses (parce que la moins visible) de l'idéologie bourgeoise.*

Ce danger est particulièrement grand aujourd'hui, où, après des dizaines d'années d'isolement, de stagnation théorique dans certains domaines, les Communistes éprouvent le besoin de résoudre de nouveaux problèmes, « posés par la vie » ; ils risquent, en se précipitant sur les « Sciences Humaines » sans la précaution d'une critique rigoureuse de leurs fondements et de leurs méthodes, de tomber dans l'illusion de « résoudre » leur vrai problème, alors que les « Sciences Humaines » actuelles représentent souvent le plus grand obstacle à leur solution.

Pour aller au fond des choses, nous devons au contraire prendre conscience du fait que la plupart des sciences humaines, si elles se sont développées en dehors du marxisme, relèvent pourtant *en droit* de la théorie marxiste. Il ne peut y avoir d'économie politique, de sociologie et de « psychologie sociale », et même, pour la plus grande partie de ce qu'on appelle la « psychologie », que sur la base théorique des principes du matérialisme historique. Toutes ces disciplines ne sont que des régions du nouveau « continent » (l'histoire des sociétés humaines, et de leurs effets sur les individus qui sont soumis à leurs structures) ouvert à la connaissance par la nouvelle science fondée par Marx. C'est à la condition absolue de situer ces sciences régionales en leur juste lieu dans ce « continent », qu'on peut leur donner un objet véritable (et non un simple objectif), une juste théorie de cet objet, et la méthodologie correcte correspondante. C'est à cette condition qu'on peut mettre fin aux « conflits de frontières », soit extérieurs, soit intérieurs aux disciplines actuelles.

Il y a tout lieu de penser que ce travail de transformation critique et de fondation donnera des résultats importants, dont certains constitueront de véritables découvertes. Par ce travail, les théoriciens marxistes combleront le retard qu'a pris le matérialisme historique[48] au regard de recherches qui relèvent, pour l'essentiel, de ses propres principes. Ils reprendront possession, pour le plus grand bien de la théorie et de la politique marxiste, de régions entières occupées par des sous-produits de l'idéologie bourgeoise. Cette reconquête représente une des formes majeures de la lutte contre l'idéologie bourgeoise.

Bien entendu, ce n'est pas par une simple « application » et, à plus forte raison, par une « déduction » des principes du matérialisme historique, que l'on peut aider à la critique et à la refonte des « Sciences Humaines ». Il faut au contraire un travail considérable de critique, de recherche, et de production théorique pour parvenir à ce résultat. Il faut travailler à la fois sur la méthode marxiste existante, et sur l'état présent des Sciences

humaines, bref, utiliser toutes les ressources théoriques et toute la matière première empirique disponible. Il faut aussi savoir discerner, parmi les Sciences humaines existantes, celles qui donnent déjà des garanties théoriques suffisantes pour qu'on puisse dire d'elles qu'elles ont bien un objet, qui ne leur est pas disputé par une meute d'autres disciplines : par exemple, la linguistique et la psychanalyse. Il faut aussi pouvoir se livrer à un examen critique de l'état actuel de ces dernières disciplines[r] [49] pour savoir à quel degré d'élaboration elles se trouvent, et finalement pour discerner en elles ce qui peut servir de moyen théorique pour résoudre certains des problèmes qui se posent dans d'autres disciplines. C'est donc dire que le matérialisme historique ne suffit pas à lui seul à accomplir cette tâche : il faut le secours du matérialisme dialectique, indispensable non seulement à la critique des effets de l'idéologie bourgeoise dans le domaine des « sciences humaines », mais aussi à la reconnaissance des résultats positifs de certaines d'entre elles et à la redéfinition des régions théoriques du « continent » ouvert par Marx à la connaissance.

Mes lecteurs auront compris qu'en proposant ce programme, je n'invite pas un seul instant à un retour au « dogmatisme ». Il ne s'agit pas de déclarer que tous les problèmes ont d'avance été résolus par la théorie marxiste, et de se « replier » dans Marx. Il existe effectivement des problèmes nouveaux, sur lesquels Marx ne nous a rien dit : des disciplines nouvelles comme la linguistique et la psychanalyse fondées depuis Marx commencent à les aborder. Ces régions ne relèvent pas, soit directement soit exclusivement, du matérialisme historique ; elles semblent relever aussi, au moins en partie, d'autres « continents » ou peut-être d'un autre « continent », la question reste ouverte[50]. En revanche dans toutes les régions qui appartiennent au matérialisme historique, le marxisme a des choses à dire. Et il ne peut les dire qu'à la condition de partir de Marx, du vrai Marx, pour se développer et pour devenir le centre stratégique de la théorie générale dont dépend la recherche dans les Sciences Humaines.

Ouvert à tout ce qui advient de neuf et d'authentiquement scientifique, ouvert à tous les problèmes réels, mais en même temps constamment attentif à ne pas tomber dans les tentations et les pièges de l'idéologie bourgeoise et de ses effets, le marxisme peut accomplir cette tâche historique, dont la portée théorique et pratique, donc politique, saute aux yeux. Mais pour venir à bout de cette tâche, les marxistes doivent se tenir sur les positions de la théorie marxiste, sans retomber, comme on le voit trop souvent chez

[r] Il est en particulier absolument décisif de délivrer la découverte de Freud de toute l'idéologie idéaliste bourgeoise dont elle a été recouverte, non seulement aux U.S.A., mais aussi en Europe, et de distinguer rigoureusement son objet de l'« objet » de la psychologie. Le psychanalyse n'est pas une psychologie ni une branche de la psychologie. Elle a pour objet propre, non le comportement ou la « personnalité », mais l'inconscient et ses effets. Un grand travail est à accomplir pour donner à la découverte de Freud la forme scientifique qu'elle requiert. Ce travail est entrepris par des chercheurs travaillant avant tout sous l'impulsion de l'œuvre de Lacan, qui, seul et le premier, a ouvert la voie. La linguistique moderne pose elle aussi des problèmes critiques du même ordre, mais elle existe, et possède un objet réel : elle a donné lieu à des travaux remarquables (école soviétique, école danoise, américaine, française, etc.).

ceux d'entre eux qui vont chercher dans les *Œuvres de Jeunesse* de Marx la solution des problèmes du « XXe siècle », en deçà de Marx, dans des idéologies idéalistes bourgeoises ou petite-bourgeoises[51].

Développer le matérialisme historique, reconquérir et refondre sur des bases théoriques justes les disciplines qui occupent le domaine des « Sciences Humaines » : *cette tâche stratégique N° 2 dépend aujourd'hui en dernière instance des progrès de la philosophie marxiste, c'est-à-dire de la tâche stratégique N° 1*[52].

VII
CONCLUSION : PHILOSOPHIE ET POLITIQUE

Pour conclure, je voudrais répondre à une dernière objection qui peut venir à l'esprit de mes lecteurs.

En dépit de toutes les explications qui ont été fournies, en dépit même des thèses et des exemples de Marx, Engels et Lénine, on peut éprouver l'impression que l'accent mis sur le rôle décisif de la philosophie dans la conjoncture présente risque de compromettre le grand principe du primat de la pratique, et du *primat de la politique*.

Pour répondre à cette objection, il faut revenir sur la conception marxiste de l'union de la théorie et de la pratique. C'est en effet dans le cadre de l'union de la théorie et de la pratique que la contradiction, soit apparente, soit réelle, entre théorie ou philosophie d'une part, et pratique ou politique d'autre part, peut être résolue.

L'union de la théorie et de la pratique fait que toute pratique politique porte en elle une philosophie, et que toute philosophie porte en elle une signification pratique, une politique. C'est pour cette raison qu'en certaines circonstances il est indispensable de remonter jusqu'aux principes philosophiques pour combattre les déformations idéologiques de la pratique politique, et qu'en d'autres circonstances il peut être vital, non seulement pour la science marxiste de l'histoire, mais aussi pour la pratique des partis révolutionnaires, de rectifier la philosophie existante, et de la faire progresser. C'est la façon dont est réalisée l'union de la théorie et de la pratique, les déformations dont elle est le siège, les menaces qui pèsent sur elle, ou les besoins théoriques ressentis pour résoudre ses propres problèmes (scientifiques ou politiques) qui obligent selon les circonstances à mettre l'accent soit sur la politique, soit sur la théorie, et dans la théorie soit sur le matérialisme historique, soit sur le matérialisme dialectique. Pour des raisons que j'ai très rapidement exposées, je pense qu'il est clair que la conjoncture théorique actuelle, sur le fond de la conjoncture générale, impose de *mettre l'accent sur la philosophie marxiste*.

Pourtant, il faut aller plus loin. L'union de la théorie et de la pratique doit se manifester aussi au sein de la théorie marxiste (ensemble articulé de la science et de la philosophie marxistes), et jusqu'au sein de la philosophie marxiste elle-même. Pour exprimer toute ma pensée, je dirais que le primat de la politique doit s'exprimer, dans les formes propres à la

théorie marxiste, au sein même de la théorie marxiste[53], et que *c'est par définition à la philosophie qu'il appartient d'assurer le primat de la politique dans la théorie*.

Il ne suffit pas de dire que le primat de la politique est assuré par le fait que toute philosophie porte en elle une signification pratique, une politique. Il faut d'abord, bien entendu, que cette politique soit juste. Mais il faut aussi que le primat de la politique dans la théorie se réalise *sous des formes théoriques*, bref, que la politique ait des conséquences visibles, précises au sein même de la théorie. Le primat de la politique se manifeste dans la théorie sous deux formes essentielles, qui dépendent toutes deux de la philosophie.

1) Le primat de la politique se manifeste d'abord dans l'exigence d'une *politique théorique* telle qu'elle a été définie dans la seconde partie de cet article. Cette politique théorique requiert pour sa définition à la fois des connaissances relevant du matérialisme historique (analyse de la conjoncture politique et idéologique) et l'intervention directe du matérialisme dialectique. C'est le matérialisme dialectique seul qui peut en effet désigner les déviations à combattre, les erreurs à corriger, les besoins théoriques à satisfaire, les lacunes à combler dans le domaine théorique. C'est lui seul qui peut définir une stratégie et une tactique théoriques, et fixer des objectifs théoriques dans un ordre hiérarchique correspondant aux urgences de la conjoncture théorique (tâche N° 1, tâche N° 2, etc.).

2) Le primat de la politique dans la théorie se manifeste directement, et de manière décisive, dans *la nature de la philosophie marxiste elle-même*.

Pour bien le comprendre, au moins dans le principe, il faut dire un mot du grand problème théorique en cause dans cette thèse : le problème de la spécificité de la philosophie marxiste, le problème de la *différence entre la science et la philosophie*. Même lorsque nous exigeons d'elle qu'elle possède les caractéristiques formelles d'une science : précision, rigueur conceptuelle et systématicité démonstrative – nous devons déclarer en même temps que la philosophie n'est pas une science. *Ce qui distingue radicalement la philosophie des sciences, y compris de la science de l'histoire, c'est le rapport intérieur, intime, organique, qu'elle entretient avec la politique*.

La science marxiste de l'histoire entretient, comme toute autre science, des rapports *extérieurs* avec la politique. Les conditions politiques font partie de l'ensemble des conditions sociales objectives qui conditionnent l'existence des sciences et de leur développement. Ces conditions politiques se manifestent aussi sous une forme particulière : sous la forme des idéologies qui assiègent constamment toute science, et agissent sur elle de l'extérieur, en prenant appui sur les difficultés philosophiques intérieures à la pratique théorique des sciences. En tant qu'elles expriment des rapports de force à l'intérieur de la lutte des classes, les idéologies renvoient à la science de la lutte des classes, qui est une partie de la science marxiste de l'histoire. En tant que ces idéologies énoncent des thèses philosophiques, représentent des tendances philosophiques, et prennent appui, à l'intérieur des sciences, sur les difficultés de leur pratique théorique, les idéologies renvoient à la philosophie marxiste, pour leur intelligence et leur critique.

Ce qui est intérieur aux sciences, dans l'intervention politique des idéologies, appartient

donc à la *philosophie*, et non pas aux sciences elles-mêmes. Dans la mesure où elle ne met pas en cause la philosophie, l'intervention de l'idéologie dans la vie des sciences peut donc être tenue pour extérieure aux sciences : elle fait partie des conditions sociales objectives de l'existence et du développement des sciences, elle ne fait pas partie de ce qui constitue la scientificité des sciences. Cette conclusion est valable pour toutes les sciences vraiment constituées, donc pour la science marxiste de l'histoire elle aussi.

Mais on dira : il ne faut pas assimiler aussi rapidement la science marxiste de l'histoire aux autres sciences, mathématiques, sciences de la nature, etc. Car la vraie difficulté réside dans le fait que ces sciences dernières ont des objets qui n'ont rien à voir avec la politique, alors que la science marxiste de l'histoire a pour objet la politique. Elle entretient donc, en tant que science, des rapports intimes avec la politique.

Cet argument est important, mais en fait il rate son but. Pour lui répondre, il ne suffit pas de dire que la science marxiste de l'histoire n'a pas seulement pour objet la politique (la lutte des classes), mais aussi d'*autres* objets : le politique (la superstructure juridico-politique, c'est-à-dire le droit et l'État), l'économique, l'idéologique, leur articulation dans les modes de production, la combinaison de plusieurs modes de production dans les formations sociales concrètes, etc., etc. Autrement dit : il ne suffit pas de répondre que la politique n'est qu'un objet de la science marxiste parmi d'autres. Il faut aussi montrer que le fait que la science marxiste ait, entre autres objets, la politique pour objet, distingue bien la science marxiste des autres sciences, mais n'affecte pas intérieurement, intimement, sa nature de science en tant que science, c'est-à-dire la *scientificité* de cette science.

Le rapport de la science de l'histoire à la politique est en effet, dans son principe, identique au rapport de toute science à son objet. Ce rapport est un rapport d'*objectivité* scientifique. Il concerne les formes générales de la scientificité de toute science, le fait qu'une science ne peut connaître son objet propre que par la mise en œuvre d'une théorie et d'une méthode dans une pratique théorique déterminée, y compris, lorsque c'est le cas, dans une pratique expérimentale (la pratique politique des partis communistes fait partie, à condition d'être traitée scientifiquement, de la pratique théorique de la science marxiste). La nature de l'objet d'une science détermine seulement certaines des formes de ce rapport d'objectivité, mais non ce rapport lui-même, qui reste le même quel que soit l'objet qu'étudie une science.

Pour faire percevoir l'objectivité de ce rapport, c'est-à-dire son indépendance par rapport à la nature spécifique de tout objet, on peut dire que les qualités propres de l'objet n'affectent pas sa connaissance scientifique. Spinoza disait déjà que le concept[54] de chien n'aboie pas[55]. On peut dire de la même manière que la connaissance du sucre n'est pas sucrée, que la connaissance des atomes n'est pas atomique, que la connaissance de la vie n'est pas « vivante », que la science de l'histoire n'est pas « historique », etc. On dira de la même manière que la science de la politique n'est pas politique. On exprime par là que la nature qualitative de l'objet d'une science n'affecte pas intérieurement, d'une manière intime et organique, la nature propre d'une science, qui est sa scientificité. La politique ou

« l'idéologie » n'est donc pas le principe déterminant de la science marxiste de l'histoire en tant que science[s] [56].

[s] Ce point est capital. Pourtant il n'est pas toujours clairement saisi par les marxistes, même philosophes, qui s'occupent de disciplines relevant du matérialisme historique, comme l'économie politique, la sociologie, l'histoire, etc. On peut le voir dans les interventions soviétiques consacrées, durant le Congrès d'Évian (1966), au problème des rapports entre la sociologie et l'« idéologie » (interventions de Konstantinov, Kellé, Tchesnikov).

La thèse des représentants soviétiques est que la sociologie ne peut se passer de l'idéologie, non seulement parce qu'elle doit, comme toute science, lutter contre l'idéologie en utilisant les services de la philosophie, mais aussi parce qu'il existerait un lien intime, organique, entre la sociologie et l'« idéologie » à cause de la nature très particulière de l'objet de la sociologie, et de la situation du sociologue. C'est cette nature particulière qui distinguerait la sociologie et les autres sciences sociales des sciences de la nature. Ces dernières ont pour objet les différentes modalités d'existence de la matière, et le savant reste extérieure à son objet, n'est pas conditionné par son objet, il ne fait pas organiquement partie de son objet. Dans les sciences sociales, la situation serait fondamentalement différente : leur objet n'est pas la matière, mais la société humaine et les différentes modalités de l'existence humaine ; et le sociologue est lui-même déterminé par l'objet qu'il étudie, la société humaine, il fait organiquement partie de son objet, il est engagé dans les luttes sociales et dans la transformation de la société. Il doit y prendre idéologiquement parti. Pour toutes ces raisons, il y aurait un lien intime entre la sociologie (et les sciences sociales) et l'idéologie.

Les représentants soviétiques invoquent en faveur de leur thèse les témoignages d'un certain nombre de sociologues américains eux-mêmes, contre d'autres sociologues américains, partisans de la « désidéologisation » de la sociologie.

En fait, les représentants soviétiques désignent par un même concept, le concept d'idéologie, trois réalités fondamentalement différentes :

1) la théorie idéologique qui sert de base à la sociologie bourgeoise (dans ce cas idéologie veut dire « représentation fausse » parce que faussée par des intérêts subjectifs de classe).

2) la théorie scientifique qui doit servir de base à une sociologie scientifique (et dans ce cas le terme idéologie, auquel ils ajoutent l'adjectif « scientifique », désigne tout simplement la théorie scientifique servant de base à une science).

3) la théorie philosophique du matérialisme dialectique (le terme idéologie leur sert aussi à désigner cette troisième théorie).

En bonne théorie, il n'est pas possible de désigner trois réalités objectivement différentes par un seul concept, sans provoquer inévitablement des confusions et des équivoques.

Le terme d'idéologie tout court est à sa place lorsqu'il est question de la théorie idéologique (fausse) de la sociologie bourgeoise. Il désigne alors adéquatement son objet. L'idéologie (ou la politique) fait bien organiquement partie de la philosophie, mais son concept ne suffit pas, très précisément, pour définir la philosophie marxiste. La philosophie marxiste n'est pas une théorie idéologique au sens où la sociologie bourgeoise repose sur une théorie idéologique. Le terme d'idéologie, en revanche, est tout à fait inadéquat pour désigner la théorie d'une science.

Si nous distinguons les trois réalités différentes par trois concepts différents : théorie idéologique, théorie scientifique, théorie philosophique, nous évitons les équivoques et les confusions, et de surcroît, nous supprimons la distinction qui la fonde : la distinction de nature opérée par les représentants soviétiques entre les sciences de la nature d'une part et les sciences sociales d'autre part.

Pour dire le fond de ma pensée, je considère que cette distinction constitue la reprise, atténuée sans doute, mais la reprise incontestable d'une distinction de l'idéologie philosophique idéaliste bourgeoise, entre l'objet des sciences de la nature et l'objet des sciences humaines. Pour l'idéologie bourgeoise, seules les sciences de la nature sont des sciences au sens strict : les « sciences humaines » ou les « sciences sociales » ne sont pas de vraies sciences, car elles relèvent de la philosophie, puisqu'elles parlent de l'homme. Toute l'œuvre scientifique de Marx est une réfutation de cette distinction propre à l'idéologie bourgeoise. Marx a répété sans cesse que *Le Capital* était une œuvre scientifique, et non pas une œuvre idéologique, quelque sens qu'on veuille donner à ce terme, même si, dans ce cas, le terme d'idéologie devait désigner la philosophie marxiste. Car nous savons, par Marx, Engels et Lénine, que la philosophie marxiste est par essence distincte de la science de l'histoire. Comme toute science, la science de l'histoire, et donc aussi la

Il en va tout autrement de la *philosophie* : la politique fait naturellement partie des conditions sociales objectives de l'existence et du développement de la philosophie. Elle agit aussi sur la philosophie sous la forme des idéologies, – mais la *politique* concerne la philosophie d'une manière toute différente, puisqu'*elle fait organiquement et intimement partie de sa nature de philosophie en tant que philosophie*. C'est son rapport organique intime avec la politique qui distingue la philosophie de toute science.

On peut se faire une idée schématique de la nature spécifique de la philosophie au regard de toute science, en remarquant par exemple que la philosophie n'a pas, pour objet, comme toute science, une région de la réalité, ou même l'ensemble des régions qui constituent un « continent » de la réalité, au sens où nous l'avons défini précédemment. La philosophie a au contraire pour objet ce qu'on appelle traditionnellement d'un terme impropre la « totalité » du réel. Pour être plus précis, et pour échapper aux effets religieux-dogmatiques du concept de « totalité », nous dirons que la philosophie a pour objet la loi tendancielle de transformation d'un *ensemble complexe* constitué par l'articulation de deux grands systèmes, eux-mêmes intérieurement complexes et articulés :

1) *le système des pratiques théoriques*, ou système des régions et des continents explorés par la connaissance scientifique : c'est-à-dire le système des sciences, – dans leur rapport avec les idéologies qu'elles doivent combattre pour exister et se développer.

2) *le système des différentes pratiques sociales* (économique, politique[57] et idéologique) qui conditionnent l'existence, la pratique et le développement des sciences.

C'est la nature de cet ensemble complexe, et sa loi tendancielle de transformation, qui constituent l'objet propre de la philosophie. C'est cet objet dont la philosophie nous fournit le savoir, sous la forme de connaissances philosophiques : les catégories philosophiques, distinctes de tous les concepts scientifiques possibles (catégories de matérialisme, de dialectique, et toutes les catégories subordonnées à ces deux grandes catégories fondamentales).

Lorsque nous parlons de cet ensemble complexe, nous n'en excluons pas la philosophie : à chaque moment de la transformation de cet ensemble complexe, la philosophie existante figure *elle aussi* dans cet ensemble complexe : dans le système des pratiques théoriques[58].

Lorsque nous précisons que la philosophie a pour objet non seulement la nature de cet ensemble complexe, mais aussi sa loi tendancielle de transformation, nous n'ajoutons pas un simple détail : nous énonçons une thèse essentielle, à savoir que cet ensemble est en devenir, qu'il s'y produit donc au sens fort des évènements *historiques* qui affectent tantôt le premier système, tantôt le second système, tantôt leur articulation, etc. Nous affirmons donc que la connaissance de cet ensemble est la connaissance de *sa loi historique*.

Pour connaître cet ensemble complexe[59], la philosophie ne peut alors se contenter d'un simple bilan, elle ne peut être, comme certaines formules d'Engels peuvent le faire penser,

sociologie marxiste, a besoin de philosophie, mais en tant que science : elle ne se confond pas avec la philosophie. Cette confusion est une confusion typique de l'idéologie bourgeoise de la science.

une simple *encyclopédie*, la somme des connaissances scientifiques existantes à un moment donné. La philosophie a besoin de ce bilan, mais la philosophie n'est pas seulement la somme des connaissances scientifiques à un moment donné, même pensées sous les lois de la dialectique.

Elle doit tenir compte du fait qu'elle fait elle-même partie de cette somme, et qu'elle en fait partie comme force d'intervention active à l'intérieur de cet ensemble. Elle doit reconnaître ce que signifie sa propre présence dans tout bilan possible : que la présence de la philosophie dans toute somme des connaissances scientifiques est la preuve en acte de la nature déséquilibrée, c'est-à-dire dialectique et historique de cet état des sciences, dont la philosophie ne peut parler qu'en y intervenant, en y prenant parti activement, c'est-à-dire, au sens large du terme, *politiquement*.

Dire que la philosophie doit nous donner la connaissance de la loi tendancielle de transformation de l'ensemble complexe qui constitue son objet, et remarquer que la philosophie fait elle-même partie de cet ensemble, dont elle doit nous fournir la connaissance, c'est donc dire une seule et même chose. C'est dire que cet ensemble complexe ne peut pas être l'objet d'un *Savoir Absolu* ; c'est dire que la philosophie ne peut être la *Science des sciences* ; c'est dire que la loi de transformation de cet ensemble complexe n'est jamais donnée d'avance, ni jamais possédée de manière exhaustive, mais *doit être déchiffrée pas à pas*.

C'est ici que la politique intervient directement dans la philosophie, et d'une façon décisive. Non seulement parce que l'existence de la philosophie[60] consiste, depuis toujours et quelle qu'en soit la forme, à intervenir activement dans l'ensemble complexe, qui est son objet propre, et que cette intervention peut être dite au sens large une intervention politique. Mais aussi parce que c'est *la politique* au sens étroit et strict du terme qui constitue *l'indice pertinent* par excellence, à partir duquel ce déchiffrage est pratiquement possible. Cela pour deux raisons qui tiennent à la place privilégiée de la politique dans chacun des deux systèmes, dont l'ensemble complexe constitue l'objet propre de la philosophie.

1) *Système des pratiques sociales* (économique, politique, idéologique)

La politique est en effet, comme l'ont dit et répété Marx, Engels, Lénine et tous les dirigeants du mouvement ouvrier marxiste, le « *résumé* » et le « *condensé* » des pratiques sociales. L'état de la lutte des classes fournit, en « résumé », une vue théorique et pratique sur l'état des rapports entre les pratiques qui conditionnent le système des sciences, son existence actuelle, et son développement. Toutefois ce rôle d'indice pertinent de la politique dans le système des pratiques sociales n'intéresse pas, sous cette forme, en tant que tel, la philosophie, puisqu'en ce sens la politique est un objet de la science marxiste de l'histoire. Ce qui intéresse en propre la philosophie c'est l'articulation du système des pratiques théoriques sur le système des pratiques sociales. C'est en ce point précis que la politique est, au sens fort, l'indice pertinent de déchiffrement de la loi tendancielle de transformation de l'ensemble complexe.

2) *Système des pratiques théoriques* (sciences, philosophie, idéologies)

La politique y est directement présente sous la forme des *idéologies*. C'est dans les idéologies que la lutte des classes figure en personne dans la conjoncture du système théorique. Les idéologies sont, dans la conjoncture théorique, la forme d'intervention de la lutte des classes, donc de la politique, dans le système théorique. Pas de sciences et de philosophie sans prise de position à l'égard des idéologies, sans contre-intervention théorique (philosophique et idéologique) contre les idéologies. L'état de la *lutte idéologique dans le domaine du système théorique est alors l'indice pertinent fondamental* à partir duquel peut être déchiffré non seulement l'état de la conjoncture théorique, mais aussi, ce qui est déterminant, le rapport existant entre le système théorique et le système social qui représente la forme tendancielle de l'articulation existante entre les deux systèmes.

L'idéologie jouit donc d'un privilège tout à fait particulier, qui lui permet de jouer ce rôle d'indice pertinent. Elle peut jouer ce rôle parce qu'elle appartient à la fois aux deux systèmes : au système des pratiques sociales, en tant qu'expression de la lutte des classes ; au système des pratiques théoriques en tant que cette expression de la lutte des classes prend la forme d'idéologies *théoriques*, faisant organiquement partie du système où vivent les sciences et la philosophie, qui n'existent qu'à condition de se définir et de se battre sans cesse contre les idéologies.

La politique est donc, sous la forme de la *politique* proprement dite, et de son expression *idéologique*, l'indice pertinent par excellence du déchiffrement de la loi tendancielle de l'ensemble complexe, parce qu'elle est l'indice de l'état de l'articulation entre les deux systèmes. C'est donc sur elle que la philosophie doit avant tout se guider, pour déchiffrer cette loi tendancielle, qui constitue son objet propre. Lorsque la philosophie tient compte de la politique dans la position de ses propres problèmes, elle tient vraiment compte de son propre objet. Par là, elle peut assurer, dans son propre domaine, qui est philosophique, et sur le mode philosophique (avec une théorie et une méthode rigoureuses, de caractère scientifique), le primat de la politique. Elle n'a pas à respecter le primat de la politique pour des raisons qui tiennent à la nature de la politique : mais pour des raisons qui tiennent à sa propre nature, à la nature de la philosophie.

C'est là en définitive ce qui distingue la philosophie de toute science, quelle qu'elle soit. Aucune science ne se préoccupe, en tant que science, de l'articulation des deux systèmes (système des pratiques sociales et système des pratiques théoriques) et de sa loi tendancielle ; aucune science ne se préoccupe non plus même de l'état du système théorique dans son ensemble. Ce n'est pas là leur objet : ni l'objet des mathématiques, ni l'objet de la physique, ni l'objet de la biologie, ni même l'objet de la science de l'histoire. En revanche, c'est l'objet propre de la philosophie. Et c'est pour cette raison que la philosophie est directement concernée, dans sa nature, dans sa théorie (le matérialisme), sa méthode (la dialectique) et ses catégories, par la politique.

Je n'avance pas là des thèses inédites. C'est l'extraordinaire mérite philosophique de Lénine que de l'avoir compris et exprimé avec une audace et une netteté stupéfiantes[61] dans *Matérialisme et empiriocriticisme*. Sans doute, on ne trouve pas dans Lénine de théorie

développée de cette thèse, mais on peut trouver chez lui la preuve qu'il tenait cette thèse pour absolument essentielle à la théorie marxiste. Il suffit de penser à son insistance à proclamer que la « *position de parti* » *politique* fait corps avec toute philosophie, et qu'elle doit devenir pour les philosophes communistes une prise de parti consciente, fondée sur une théorie rigoureuse de la philosophie, et de son rapport avec la politique.

Lorsque nous disons que le développement de la philosophie marxiste est une tâche objectivement prioritaire dans la conjoncture présente, nous ne sommes donc pas en contradiction avec le primat de la politique. Nous affirmons au contraire que la philosophie, pour être vraiment la philosophie marxiste, doit être traitée selon sa propre nature : politique. Le primat actuel de la philosophie est donc une forme actuelle du primat de la lutte des classes, au sein de la nature politique de la philosophie.

Il est aussitôt indispensable de préciser les très grandes difficultés et les très grands risques de cette tâche. Bien entendue, comme elle doit l'être, *la thèse de la nature politique de la philosophie est tout le contraire d'une thèse pragmatique*. Pendant des siècles, la philosophie a été, et elle est encore sous les formes de l'idéalisme moderne, la « servante de la religion ». Il n'est pas question un seul instant de prolonger cette tradition idéologique, en faisant de la philosophie la « servante de la politique », même s'il s'agit d'une politique juste, c'est-à-dire de réduire la philosophie au commentaire des décisions politiques de l'heure, ou même d'une ligne politique juste. Ce serait faire de la philosophie une idéologie politique, et réduire la philosophie à l'*idéologie politique* existante. L'idéologie politique a ses droits : elle est indispensable à la lutte politique. Mais la *philosophie n'est pas l'idéologie politique*. Elle est une discipline théorique absolument distincte de l'idéologie politique[62], possédant l'*autonomie* d'une discipline de caractère scientifique, dont le développement est soumis à des exigences propres : précision, rigueur conceptuelles, systématicité démonstrative. Elle obéit à l'exigence fondamentale de toute discipline théorique de caractère scientifique : donner la connaissance de son objet en personne, et non d'un autre objet, qui n'est pas le sien. L'*objet* de la philosophie n'est pas la politique[63], mais la philosophie est *de nature politique*[64]. La philosophie ne peut être fidèle à son objet et à sa nature propres qu'à la condition de penser philosophiquement son objet (la loi tendancielle de l'articulation de l'ensemble complexe pratiques sociales/pratiques théoriques), et d'assumer philosophiquement sa nature : c'est-à-dire *d'assurer le primat de la lutte des classes au sein de la philosophie elle-même, dans des formes proprement et rigoureusement philosophiques*.

Sans la double conscience : 1) du primat de la politique dans la philosophie elle-même, 2) des exigences théoriques proprement philosophiques du traitement philosophique de ce primat, les philosophes marxistes risquent de tomber : *a*) soit dans le théoricisme, qui ignore tout de la lutte des classes, *b*) soit dans le pragmatisme, qui ignore tout de la spécificité de la théorie et de la philosophie, et de ses exigences scientifiques.

Faire progresser la philosophie marxiste est donc une tâche extrêmement ardue, parce qu'elle exige une très grande conscience politique dans le travail philosophique, pour respecter philosophiquement, dans la philosophie, le primat de la lutte des classes, et pour

éviter de tomber soit dans le théoricisme, soit dans le pragmatisme.

Que les tâches de la philosophie marxiste soient rudes, qu'elles exigent à la fois une très grande conscience de la lutte des classes et de ses effets, une très grande lucidité critique, une très grande sûreté scientifique, de grands efforts d'étude, de réflexion, d'analyse, l'union d'une impitoyable rigueur et de la plus grande audace et invention théoriques, voilà ce qui ne saurait nous effrayer, voilà au contraire ce qui nous oblige. Tous les militants politiques qui ont, à un titre ou un autre, y compris au titre politique, l'expérience de la pratique *scientifique* connaissent cette épreuve, sa nécessité et sa fécondité[65]. Cette épreuve attend les philosophes marxistes eux aussi, s'ils veulent mettre la philosophie marxiste à la hauteur de sa tâche historique dans la conjoncture présente.

Qu'ils se rappellent les mots de Marx : « au seuil de la science comme au seuil de l'enfer... », là où « les commencements sont ardus », il faut, comme le dit Dante, « abandonner tout soupçon, et tuer toute crainte[t] ». Il faut ne faire « aucune concession aux préjugés de l'opinion publique », mais accepter comme « bienvenu tout jugement inspiré par une critique vraiment scientifique[u] [66] ». Qu'ils se souviennent aussi du mot de Lénine : « la théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie[v] ».

Le plus grand hommage que les philosophes marxistes peuvent, cent ans après *Le Capital* et cinquante ans après la Révolution d'Octobre, rendre à Marx et Lénine, la plus grande preuve qu'ils peuvent donner de leur engagement au mouvement ouvrier révolutionnaire, c'est d'accomplir la tâche capitale que l'histoire leur assigne.

Paris, le 18 Mai 1967

[t] Préface de la *Contribution à la critique de l'Économie politique* (1859).
[u] Préface du *Capital* (1867).
[v] *Les trois sources du marxisme* (1913).

NOTES

[1] This sentence in the proofs of the planned book version of *La Tâche historique* (Imec, Fonds Althusser, 20ALT/9/8, formerly ALT2.A9-02.05, hereafter 'the proofs') replaces the following sentence in the typescript of the article that Althusser originally intended for publication in *Voprosy Filosofii* (20ALT/9/5, formerly, ALT2.A9-02.02, hereafter 'the typescript'): 'I would like to respond to the invitation of *Voprosy Filosofii* and our Soviet comrades by proposing, on the occasion of this double anniversary, a few reflections on Marxist theory, its current state, its problems, and its tasks.'

[2] Both the proofs and the typescript read 'empiriocriticiste'.

[3] The words 'son droit au développement, mais tout simplement' are contained in the typescript, but not the proofs. This and many similar discrepancies between typescript and proofs are probably due to oversights on the typesetter's part. Other discrepancies are no doubt due to Althusser's decision not to retain a formulation found in the typescript. In some cases, it is not clear whether a discrepancy was the result of a deliberate decision or not.

[4] The words 'sur la science nouvelle. On peut vérifier empiriquement ce retard' are contained in the typescript, but not the proofs.

[5] The preceding sentence is contained in the proofs, but not the typescript, and may be extraneous.

[6] The proofs read 'rapport de Marx à Engels'. The phrase 'rapport de Marx à Hegel' is taken from the typescript.

[7] See Louis Althusser, 'Conjoncture philosophique et recherche théorique marxiste (26 juin 1966)', in *idem*, *Écrits philosophiques et politiques*, ed. François Matheron, t. II (Paris: Stock/Imec, 1995), pp. 393–415.

[8] The proofs read 'conjoncture'; 'conjonction' is taken from the typescript.

[9] This formula was common in Soviet discourse from the 1930s on and in post-War European discourse East and West.

[10] Cf. Louis Althusser, 'Avertissement aux lecteurs du Livre I du *Capital*' (1969), in *Le Capital*, Livre I, Sections I à IV, trans. J. Roy (Paris: Flammarion/Champs, 2024), p. 25: 'l'évolutionnisme [est] l'hégélianisme du pauvre'.

[11] The passage that runs from the sentence beginning 'Cette interprétation...' to the beginning of the sentence 'Même quand cette interprétation tente de prendre ses distances...' replaces a single sentence in the first state of the typescript: 'Cette idéologie consiste à *fonder* la théorie marxiste sur des catégories philosophiques purement idéologiques : l'essence de l'homme, comme créateur de l'histoire.' The new passage was a late intercalation found on a separate, unnumbered sheet in the typescript.

[12] In a handwritten addendum to the passage intercalated in the typescript here (see endnote 11), Althusser replaced the words 'aux concepts servant' with the words 'aux catégories philosophiques et aux concepts scientifiques servant'.

[13] The phrase 'l'homme total' is a handwritten addendum to the typescript. The notion of 'l'homme total/the whole man', which the Marx of the *1844 Manuscripts* and *The German Ideology* takes from Ludwig Feuerbach, held a central place in the work of the PCF's unofficial 'official philosopher,' Roger Garaudy. See, for example, Garaudy, *Perspectives de l'homme: Existentialisme, pensée catholique, marxisme* (Paris: Presses universitaires de France, 1959), pp. 1, 315 and *passim*; *idem*, *Qu'est-ce que la morale marxiste* ? (Paris: Éditions sociales, 1963), p. 217.

[14] The beginning of this paragraph is taken from the typescript. The proofs read : 'même lorsque cette interprétation prend ses distances par rapport à l'humanisme bourgeois. Même quand cette interprétation tente de prendre ses distances par rapport à l'humanisme "bourgeois", même lorsqu'elle déclare...'.

[15] The phrase 'création, de liberté, de liberté créatrice' is been taken from the typescript. The proofs read 'création, liberté créatrice'.

The Resolution adopted at the PCF's landmark March 1966 Central Committee meeting in Argenteuil celebrated 'le vaste mouvement créateur de l'esprit humain' and declared that 'il y a un humanisme marxiste', thus pointedly rejecting positions Althusser took in *For Marx* and *Reading Capital*. The text of the Resolution was, for the most part, the handiwork of the Communist poet Louis Aragon. 'Résolution sur les problème idéologiques et culturels,' in Roger Martelli, *Une dispute communiste : Le Comité central d'Argenteuil sur la culture* (Paris: Éditions sociales, 2017), pp. 451–452.

[16] The proofs read: 'elle n'en est pas moins grave'. The typescript originally read: 'elle est moins grave' and was corrected by hand to read 'elle n'en est pas moins grave'. The Hungarian version of *La Tâche historique* has it that the evolutionist 'deformation of Marxism' is 'no less serious' than the humanist deformation.

Louis Althusser, 'A Marxista filozófia történelmi feladata', in *idem*, *Marx–az elmélet forradalma*, trans. Ernő Gerő [Budapest: Kossuth Könyvkiadó, 1968], p. 289.

[17] This and the next five paragraphs are a revised version of a passage from a long, unfinished, still unpublished manuscript on the union of theory and practice that Althusser began writing in 1966 and abandoned in 1967. He had included a version of the same passage in 'Sur le travail théorique' (STT), *La Pensée*, 132 (April 1967), pp. 12–13 (cf. footnote g above). The more significant revisions that the passage published in STT underwent before it was incorporated into *La Tâche historique* are indicated in notes below. For an English translation of STT, see Louis Althusser, 'On Theoretical Work: Difficulties and Resources,' trans. James Kavanaugh, in Gregory Elliott, ed., *Spontaneous Philosophy and the Spontaneous Philosophy of the Scientists and Other Essays* [London: Verso, 1990], pp. 43–67 (pp. 55–56 for the passage in question).

[18] The words 'les idéologues bourgeois' are lacking in STT.

[19] The phrase '(science et philosophie)' is lacking in STT.

[20] The phrase 'ou bien est « dépassée »' is lacking in STT.

[21] STT: '...celle des théories idéologiques régnantes'.

[22] STT: 'deux exemples'.

[23] The words 'de l'empirisme' are lacking in STT.

[24] STT: '*de nouveau*, du moins dans la philosophie'.

[25] STT reads, after 'science': 'dans la façon de concevoir les objets théoriques, et donc dans leur structure'.

[26] STT: 'de l'idéologie théorique dominante'.

[27] The words 'philosophique bourgeoise' are lacking in STT.

[28] STT: 'non seulement dans la politique'.

[29] The word 'l'empirisme' is lacking in STT.

[30] The phrase 'que Marx n'était pas empiriste' is lacking in STT.

[31] See endnote 10.

[32] The words 'ni évolutionniste' are lacking in STT.

[33] The phrase 'car les "résistances" sont extrêmement fortes' is lacking in STT.

[34] The preceding seven words replace STT's 'Tout texte théorique, même limité, qui traite des principes marxistes'.

[35] The phrase 'l'empirisme' is lacking in STT.

[36] The preceding six words replace STT's 'ni le monde de la pensée'.

[37] 'Le monde va changer de base' is a line from the first verse of the 'Internationale'. The most common English translation reads: 'The earth shall rise on new foundations'.

[38] STT reads 'the same holds in the world of thought.'

[39] STT reads: 'surtout s'il s'agit d'une pensée qui fonde une nouvelle idéologie et une nouvelle pratique politique'.

[40] The words after 'un très grand risque' are not italicized in STT.

[41] This is a reply to Jorge Semprun's critique of Althusser in 'Marxisme et humanisme', *La Nouvelle critique*, 164 (March 1965), p. 30: 'Ce n'est pas en nous enfermant dans la forteresse assiégée d'un marxisme abstrait, a-historique, que nous imposerons sur le monde notre empreinte, théorique et pratique'.

[42] The words 'éléments isolés non plus, les protocoles d'expérience pratique les plus' are contained in the typescript, but not the proofs.

[43] Both the proofs and the typescript read 'leur développement incomparable'.

[44] The exact subtitle of the book to which Althusser refers in footnote l is 'Rapports des membres de la délégation soviétique au 6e Congrès international de sociologie'. The Sixth World Congress of Sociology was held from 4 to 11 September 1966 in Évian-les-Bains, France. Some two thousand sociologists and philosophers attended, including Raymond Aron, Pierre Bourdieu, Mark Borisovic Mitin, Jean Piaget, Adam Schaff and Alain Tourraine. See also endnote 56 and footnote s.

[45] In footnote n, the sentence referring to Mao Zedong is a handwritten addendum to the typescript. Footnote n was not included in the Russian version of his article that Althusser submitted to *Voprosy filosofii*.

[46] Both the proofs and the typescript read 'ils'.

[47] Cf. Louis Althusser, 'Philosophie et Sciences humaines', in *idem*, *Solitude de Machiavel*, ed. Yves Sintomer (Paris: Presses universitaires de France/Actuel Marx, 1998 [1963]), pp. 43–58.

[48] The words 'qu'a pris le matérialisme historique' are contained in the typescript, but not the proofs.

[49] In distinguishing the object of psychoanalysis from the 'personality', Althusser was doubtless thinking of Lucien Sève, who was at work on a project that issued in *Marxisme et théorie de la personnalité* (Paris: Éditions sociales, 1969). Althusser commented on this work-in-progress in a 1966 letter to Sève: 'Ce que certains

appellent psychologie, en tout cas ce que tu vas traiter sous le nom de théorie du développement de la personnalité avec des *concepts* à 50% garaudyistes (humanisme, individu au sens que tu dis, travail, etc.), je crois que ça relève pour l'essentiel 1) de la psycho-physio-biologie 2) de la *sociologie*..... Le 3e terme, l'inconscient et ses mécanismes ne peut pas relever de ce ce qu'on *appelle la psychologie,* mais de la psychanalyse'. Louis Althusser, Letter of 27 June 1966 to Lucien Sève, in Althusser and Sève, ed. Roger Martelli, *Correspondance 1949–1987 : Deux intellectuels dans le siècle* (Paris: Éditions sociales, 2018), p. 122.

The words in footnote r – 'qui, seul, et le premier' – are a handwritten addendum to the typescript.

[50] Cf. Louis Althusser, 'Trois Notes sur la théorie des discours', in *idem*, *Écrits sur la psychanalyse: Freud et Lacan*, eds. Olivier Corpet and François Matheron (Paris: Stock/Imec, 1993), pp. 123–129.

[51] The target here is Roger Garaudy, *Le Marxisme du XXe siècle* (Paris and Geneva: La Palatine, 1966), which concludes with a sharp attack on Althusserian 'dogmatism'. See endnotes 13 and 15.

[52] This was the beginning of the conclusion of the first draft of *La Tâche historique*. The last two paragraphs of the final version of the text originally comprised the rest of this conclusion, under which Althusser put the date 25 April 1967.

[53] The words 'au sein même de la théorie marxiste' are contained in the typescript, but not the proofs.

[54] Both the proofs and the typescript read 'ce concept'.

[55] Althusser frequently repeats this Spinozist formula to illustrate the distinction between knowledge and the object of which it is the knowledge. It is, however, nowhere to be found in Spinoza, although the idea it encapsulates is.

[56] Footnote s is an addendum to the typescript found on a pair of separate, unnumbered sheets. The conference papers to which it refers are F. V. Konstantinov, 'Sociologie et idéologie', in *La Sociologie en U.R.S.S. : Rapports des membres de la délégation soviétique au 6e Congrès international de sociologie* , pp. 3–24; V. D. Kellé, 'Rapport entre les fonctions cognitives et idéologiques de la sociologie,' in *ibid.*, pp. 25–35; and D. Tchesnokov, 'La prétendue "désidéologisation" de la sociologie,' in *ibid.*, pp. 36–48. Footnote s was not included in the Russian version of his text that Althusser submitted to *Voprosy filosofii*.

[57] Both the typescript and the proofs read 'pratique'.

[58] The typescript reads, after the colon: 'dans le système théorique'.

[59] The word 'complex' is contained in the typescript, but not the proofs.

[60] Both the proofs and typescript read 'politique'.

[61] The typescript contains the following addendum, written in Althusser's hand and then crossed out: 'quoiqu'exprimé dans des catégories philosophiques dominées par une idéologie matérialiste-*sensualiste*'.

[62] The preceding phrase replaces one crossed out in the typescript: 'Elle est une discipline théorique rigoureuse'.

[63] In the typescript, 'politique' is followed by the phrase 'au sens étroit du terme,' which has been crossed out.

[64] In the typescript, '*de nature politique*' is followed by the phrase 'au sens large du terme', which has been crossed out.

[65] The preceding sentence replaces one in the typescript that reads : 'Tous les militants qui ont ainsi l'expérience de la pratique *scientifique* connaissent cette épreuve, sa nécessité et sa fécondité'.

[66] The German equivalent of the word "vraiment" does not appear here in Marx's German version of the Preface to *Capital*; it was added by Joseph Roy, the author of the first French translation of *Capital*, which Marx corrected before it went to the printer's.